

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 16 OCTOBRE 1897

55^e Année. — N^o 2851



Statue du tsar Alexandre III, par M. Antokolski. — Voir l'article, page 316.

COURRIER DE PARIS

Je ne sais qui disait, l'autre jour : « Paris a beau jeu, il fait brellan de rois ! »

Nous avions, en effet, dans nos murs, comme disent les programmes de province, trois majestés à la fois : le roi des Belges, qui prenait le train de Bruxelles après avoir déjeuné chez M. Hanotaux; le roi de Serbie, qui chassait près de Saint-Germain, chez M. Dehaynin, dans l'ancienne propriété du baron de Hirsch; et le roi de Siam, qui se réinstallait et se *reparisianisait* pour quelques jours, non plus avenue Hoche, mais dans l'hôtel de la légation siamoise, rue Pierre-Charron, *at home*, comme il dirait lui-même dans son amour de l'anglais et des Anglais.

Voilà bien des rois à la fois dans la capitale d'une République, et après les sages discours, de M. Méline, de M. Barthou et de M. Poincaré — brellan de programmes à la fois ministériels et électoraux — les radicaux n'ont plus qu'une chose à dire : « La République est malade, les rois s'y mettent ! »

Les rois de la finance aussi. Voici que les millionnaires vont devenir députés. On offre une candidature dans les Basses-Pyrénées au comte Boni de Castellane qui accepte, et M. Albert Ménier va se présenter en Seine-et-Marne. Ceci n'est qu'un exemple. Les privilégiés de la fortune veulent devenir les représentants du suffrage universel, et la députation devient un sport tout comme les courses de Chantilly. Qui arrivera *bon premier* sur le turf électoral? Nous le saurons plus tard et l'on ne s'occupe encore des élections futures que pour la forme. C'est le petit galop avant le départ. Le starter, M. Méline, n'a pas donné le signal. Mais je note le symptôme et il prouve que la bataille électorale prochaine sera intéressante.

Point de crainte de *panamisme* avec des députés millionnaires. Et, au fait, quand donc va-t-on commencer ou recommencer, pour en finir, j'espère, le procès du Panama, et quand nous jouera-t-on cette pièce à *l'irois*, dans le genre de *Tricoche et Cacolet*, qui s'appelle *Arton et ses Amis*? J'avoue que l'arrestation du fils de Robert Caze, le romancier mort, l'emprisonnement du jeune Roger Caze, *piné* dans une bande de cambrioleurs, me paraît plus dramatique et plus imprévue. Le romancier aurait-il jamais imaginé pareil roman!

Et l'aventure de Charles François, l'auteur du vol de deux cent mille francs commis au préjudice de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, sans compter trois millions de faux, elle est peut-être plus intéressante aussi. M. Cochefert a mis la main sur le voleur, qui menait, du reste, en Vendée, une vie parfaitement heureuse dans une gentilhommière. Tout près de lui respirait à l'aise une jolie femme, brune et souriante, qui se nomme Jeanne Monnié et croyait, dit-elle, que l'argent de Charles François, croqué par elle de ses dents blanches, avait été gagné en Espagne, à la loterie. L'idylle est aimable. Le voleur passe son temps à la pêche, plaisir honnête; la châtelaine cueille des fleurs.

Trois millions! C'est un joli chiffre. M. Cochefert a mis la main là sur un personnage qui n'est pas commun. Mais il y a dans l'existence de Charles François un épisode ironiquement tragique; comique aussi. Lorsqu'il eut *soulagé* la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée de deux cent mille francs, ce brave François passa en Espagne et s'établit à Santander où, paraît-il, il spécula sur les terrains. Rien de plus simple. Ce qui l'est moins, c'est que, lors de la catastrophe de Santander, cette explosion qui fit, si l'on s'en souvient, tant de victimes, Charles François éprouva une telle secousse qu'une sorte de maladie de nerfs survint.

— Je ne peux plus rester à Santander. J'ai toujours la secousse de la détonation en moi. Quittons Santander!

On le quitta, et le bon François et Jeanne Monnié allèrent s'installer à Barcelone. Or, là, les exploits des anarchistes avaient mis la police sur pied et les alguazils en éveil. Charles François ne faisait point un pas sans être surveillé, non comme faussaire, mais comme anarchiste. Etre soupçonné, à Barcelone, de travailler aux explosifs, lui qui fuyait avec tant de hâte les explosions de Santander! c'est une situation de vaudeville.

Quant au jeune fils de Robert Caze, j'ai lu quelque part que si ce jeune homme avait mal tourné la faute en était à la société, qui doit des secours et du pain à tout le monde et particulièrement aux fils des gens connus. Hélas! on ne peut donner à tous, et les mendiants de profession font beaucoup

de tort aux vraies misères. Ils prélèvent la dîme sur notre charité. Ils font pis, hélas! ils font douter de la franchise des malheureux. Le savant M. Max Muller raconte, en ce moment, ses souvenirs et, dans le dernier numéro de *Cosmopolis*, il nous conte en anglais comment un habile filou vint le *taper*, comme on dit vulgairement, d'une somme assez forte en se donnant comme envoyé à Oxford par la reine de Danemark. La ruse éventée et le mensonge bien prouvé, le mendiant répondit qu'il mendiait et mentait pour l'amour de l'art, ajoutant avec joie :

— J'ai su jadis ce qu'était la chasse, ce qu'étaient les courses et le jeu, mais je peux vous garantir qu'il n'est point de sport qui égale la mendicité!

Le sport de la mendicité! Quand on pense que le mot a été dit et que la chose devient un état quotidiennement exercé, on se prend à douter de tout, et les vrais pauvres pâtissent et payent pour ces faux pauvres.

J'ai un ami qui, possédant une fabrique importante, consacre une journée par semaine à faire distribuer, à la porte de ses ateliers (c'est en province), soit des déchets de la fabrique, utilisables pour les pauvres, soit des soupes fumantes ou des miches de pain. C'est le samedi que les pauvres de la contrée se peuvent présenter, certains de recevoir quoi que ce soit à la porte de la fabrique.

L'autre jour, le distributeur en chef de ces secours hebdomadaires revient, effaré, vers le patron :

— Eh bien, monsieur, il vient d'arriver une bonne histoire, par exemple!

— Quoi donc?

— Il y a des mendiants qui sont bien étonnants.

— Mais parlez donc!

— Oui, certainement. Voilà : je distribuais la soupe et le pain. Je vois, entre tous les pauvres, un pauvre qui me semblait plus pauvre. Je lui donne une écuellée bien pleine et un morceau de crouton bien gros. Il remercie — oh! il remercie! — très vite, du reste, comme un homme pressé qui a d'autres visites à faire, et crac! il saute sur une bicyclette et file, file comme un *pédard* en me laissant stupéfait. J'en suis encore tout bleu!

J'avoue que le mendiant à bicyclette me paraît une variété toute nouvelle, un spécialiste de qualité essentiellement moderne. Il peut aller de pair avec le mendiant de Max Muller faisant de l'aumône un sport.

— Si vous saviez, monsieur, me disait à moi un de ces mendiants de profession qui vont porter des lettres suppliantes à domicile, ah! oui, si vous saviez comme c'est intéressant de prévoir si l'on va être bien ou mal reçu, de se demander, en montant l'escalier, ce qu'on va vous donner; c'est amusant comme un gageure!

Et voilà tout à fait le même sentiment que celui qu'exprimait le *tapeur* danois à l'illustre professeur d'Oxford.

Ce qui est bien original aussi, c'est la façon dont la charité est pratiquée souvent. Quelle qu'en soit la forme, elle est sacrée, du reste, étant la charité. Mais elle aussi devient un sport, comme la mendicité elle-même, à de certaines OEuvres.

— Une OEuvre, d'ailleurs, très respectable, et très utile vient d'avoir l'idée de centraliser les dons en nature, broderies, dentelles, éventails, buvards, papeteries, bimbeloterie, de les estampiller et de les distribuer aux dames patronnesses qui vendront ces divers objets en les exposant dans leur salon aux jours de réception!

Pour de l'ingéniosité, voilà de l'ingéniosité. C'est le bazar de charité fractionné et mis à la portée de tout le monde. Et comme ce sera agréable pour les visiteurs et les amies!

— Ah! baronne, quel joli encrier vous avez-là?

— N'est-ce pas?

— Charmant.

— Il est à vous, ma chère, s'il vous plaît. Il est à vendre.

Les *jours* de nos mondaines seront ainsi à la fois sanctifiés et attristés par la Charité. Il faudra garnir son porte-monnaie pour faire des visites. Les visiteurs y regarderont à deux fois.

— Voyons, madame une telle a son *jour* le vendredi, mais est-ce l'amie ou la dame patronnesse que je vais saluer?

Les intimes auront de plus en plus des jours spéciaux, des jours où l'on pourra examiner les bibelots sans les acheter. Je prévois des invitations portant sur carton des annotations de ce genre : « *M^{me} X... restera chez elle tous les lundis.* — N. B. *On ne vendra rien!* »

Ce sera une précaution à prendre. La dame de

charité est déjà redoutable quand elle écrit. Elle sera tout à fait périlleuse lorsqu'elle aura, à son jour officiel, des objets à débiter. Et c'est la fin de la causerie.

— Causer? Allons donc! On jouera aux enchères.

Ce seront des propos, non de l'Hôtel de Rambouillet, mais de l'Hôtel des Ventes, et les pauvres y gagneront. Mais, à la fin, comment trouvera-t-on des riches assez riches pour soulager les pauvres?

J'effacerais volontiers ce point d'interrogation, injustement ironique. Que la charité s'arrange comme elle voudra pour venir en aide aux malheureux! Et même la charité mondaine à son prix. Seulement, je le répète, les faux pauvres, les exploités de la charité publique, nuisent terriblement aux vrais misérables. M. Pauliat a tout fait pour les démasquer. Ils pullulent.

Louis Blanc qui n'était pas riche, au contraire, avait, parmi ses électeurs, un homme qui lui écrivait de temps à autre, fréquemment : « Citoyen représentant, venez à mon aide, je meurs de faim! » Louis Blanc donnait. Il était bon. Mais sa bourse s'épuisait.

Il prit, un jour, le parti d'écrire à son *abonné* : « Citoyen, vous trouverez *chaque matin* chez mon concierge le pain dont vous avez besoin pour vivre, mais je ne pourrai désormais faire mieux pour vous! »

Le lendemain, Louis Blanc recevait — avec son morceau de pain — une lettre à peu près ainsi conçue et dont je crois bien avoir donné le texte ici même :

« Ah! ah! tu te démasques! je te connais maintenant, faux ami des travailleurs, démocrate de carton qui insultes le peuple en lui faisant l'aumône des restes de ton pain! »

Le travailleur en question tenait aux pièces blanches et prisait peu le blé panifié.

Pendant ce temps, on démolit ou on s'apprête à démolir Mazas — comme un simple Dôme Central. On veut donner aux condamnés de la villégiature. Ils iront là-bas, devers Bourg-la-Reine et Antony, dans une sorte de cité spéciale et patriarcale que leur ménage le Conseil municipal. Plus de Mazas! C'est la Bastille des *escarpes* qu'on démolit.

— Cela ne vous fait rien, mon cher Z...? disait à un financier un de ses amis, qui le rencontrait sur le boulevard.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? C'était assez laid, cette masse de pierre!

— Ah! pardon, je croyais!...

— Et que croyiez-vous?

— Dame, vous savez! *La poésie des souvenirs!*

— Z... n'a ni souri ni bronché. Mais quoi d'étonnant! Il n'est pas sentimental.

Et tandis que Mazas va passer à l'état de rêve, la Chambre (pardon du rapprochement), la Chambre rentre, l'Opéra répète les *Maitres Chanteurs* et la Comédie *Tristan de Léonois*. Les *Maitres Chanteurs* doivent être, paraît-il, pour les wagnériens purs, la revanche de Bayreuth de 1897.

— On a trahi Wagner à Bayreuth, cette année, nous voulons le *venger* à Paris!

A propos de ce wagnérisme débordant, un mot d'un diplomate allemand :

— Entre la France et l'Allemagne, Richard Wagner, comme la République de M. Thiers, est ce qui nous divise le moins!

On ne dit pas, on ne peut pas dire, ce qui nous rapprocherait le plus.

RASTIGNAC.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Français élève des statues pour avoir le plaisir de les renverser.

VOLTAIRE.

Il n'y aura bientôt plus que nos domestiques pour avoir de la politesse.

MARQUISE DE BLOQUEVILLE.

Les jeunes gens sont plus longs à sevrer que les enfants.

CH. DE BERNARD.

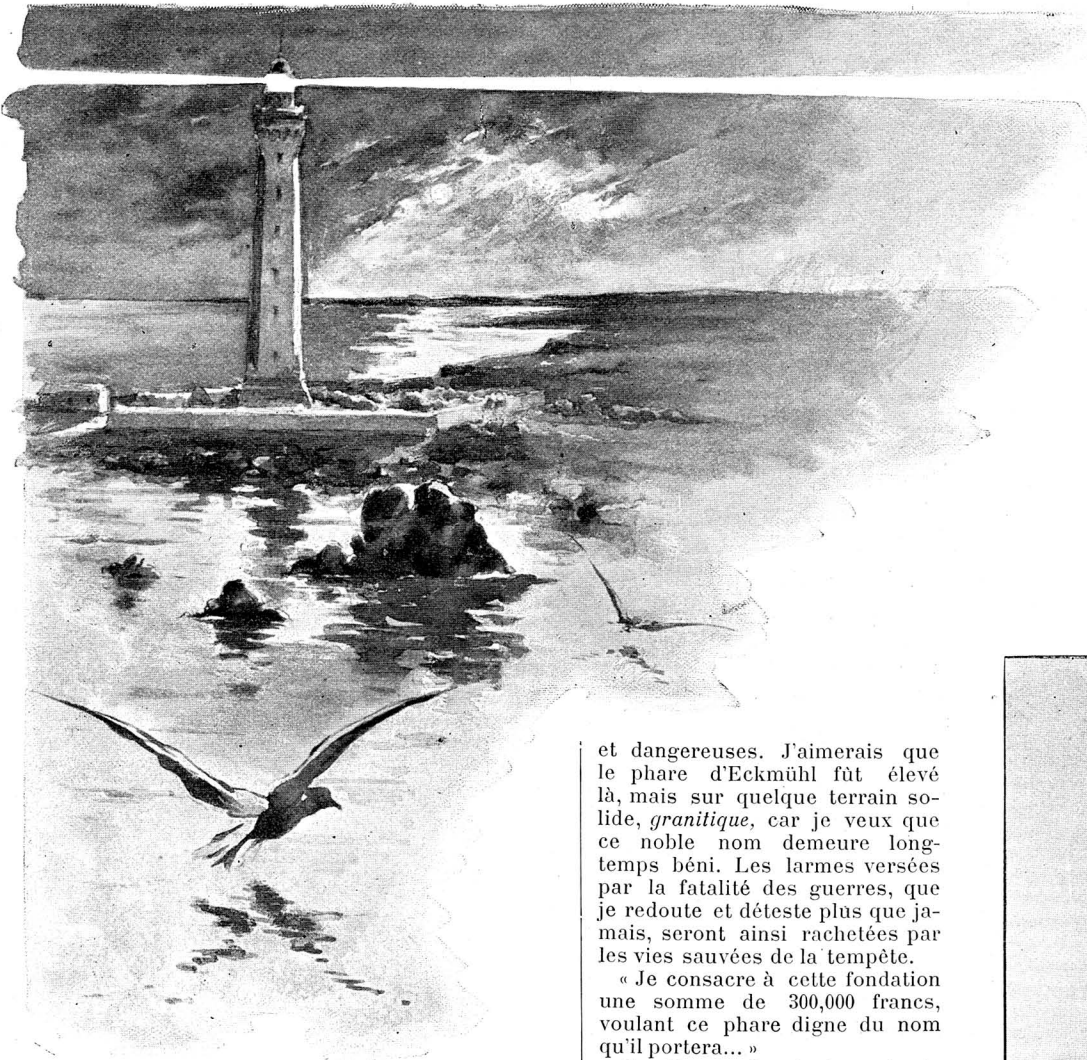
La vie est un bail imposé au locataire, sans lecture préalable du cahier des charges.

GUY DELAFOREST.

Par un mouvement réciproque, l'homme perfectionne Dieu et Dieu perfectionne l'homme.

Admirez la générosité du monde! il donne tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

G.-M. VALTOUR.

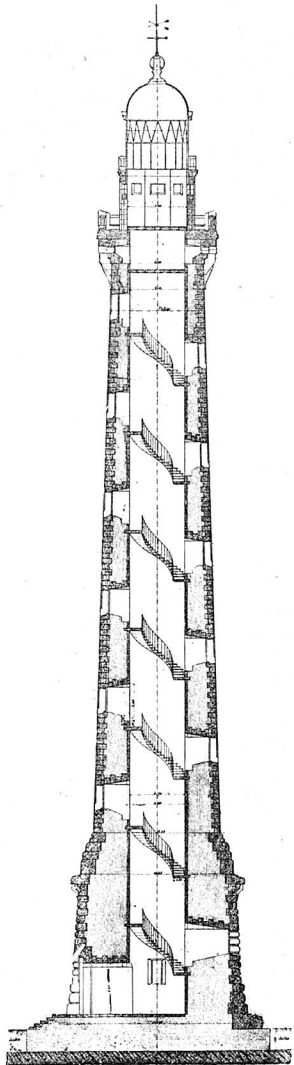


En-tête du menu pour le banquet d'inauguration.

LE PHARE D'ECKMÜHL

« Ma première et plus chère volonté est qu'il soit élevé un phare sur quelque point dangereux des côtes de France, non miné par la mer.

« Mon vieil ami le baron Baude m'a souvent dit que bien des anses des côtes bretonnes restaient obscures



Coupe verticale du phare.

257 marches de 0^m 18 — 46^m 26.

Hauteur du plan focal : 59 mètres.

et dangereuses. J'aimerais que le phare d'Eckmühl fût élevé là, mais sur quelque terrain solide, *granitique*, car je veux que ce noble nom demeure longtemps béni. Les larmes versées par la fatalité des guerres, que je redoute et déteste plus que jamais, seront ainsi rachetées par les vies sauvées de la tempête.

« Je consacre à cette fondation une somme de 300,000 francs, voulant ce phare digne du nom qu'il portera... »

Ces lignes du testament de M^{me} la marquise de Blocqueville, née Adélaïde-Louise Davout d'Eckmühl, décédée le 7 octobre 1892, contiennent tout l'historique du phare d'Eckmühl, dont la construction sur la pointe de Penmarc'h (Finistère) vient d'être terminée, et dont le feu sera allumé solennellement dimanche prochain.

La marquise de Blocqueville avait nommé M. le Myre de Vilers, député, ancien gouverneur de la Cochinchine, son exécuteur testamentaire, en tout ce qui concernait cette fondation. M. le Myre de Vilers sut abrégé singulièrement les formalités administratives : sept semaines après la mort de la marquise, une commission composée de membres de la famille, de membres de la Commission des phares et de fonctionnaires du ministère des Travaux publics, se réunissait sous la présidence de l'exécuteur testamentaire. Et, séance tenante, elle décidait : 1° de délivrer le legs en espèces à l'Administration, qui serait ainsi chargée de la construction ; 2° d'élever sur la pointe de Penmarc'h, choisie à l'unanimité, un phare électrique de premier ordre, en remplacement de l'ancien phare à huile reconnu insuffisant dans ces parages dangereux.

Les entrepreneurs n'ont pas voulu être en reste avec l'Administration : les travaux, commencés en 1893, ont été activement poussés. Cinq années presque jour pour jour après la mort de la marquise de Blocqueville, le feu électrique du phare d'Eckmühl va, réalisant sa volonté la plus chère, flamboyer sur une des plus inhospitalières côtes bretonnes.

Les édifices du nouveau phare de Penmarc'h se dressent à une centaine de mètres de l'ancien phare éclairé à l'huile minérale. Ils se composent d'une tour isolée, d'un bâtiment réservé à la machinerie et de logements affectés aux gardiens.

La tour, construite en matériaux de choix, défiant les injures du temps et les corrosions de l'air salin de l'Océan, a absorbé, à elle seule, la presque totalité du legs de M^{me} de Blocqueville. Sa hauteur totale est de 63 mètres au-dessus du sol, et elle dépassera de 64 mètres le niveau des plus hautes mers. Son altitude égale sensiblement celle des tours de Notre-Dame de Paris ; elle permet d'apercevoir le phare à une distance de 30 kilomètres pendant le jour et par temps clair.

Durant la nuit, la portée lumineuse du feu électrique qui va couronner la tour pourra dépasser 100 kilomètres ; elle ne sera inférieure à 40 kilomètres que par les temps plus ou moins brumeux, dont la fréquence

dans ces parages atteint environ le dixième de l'année.

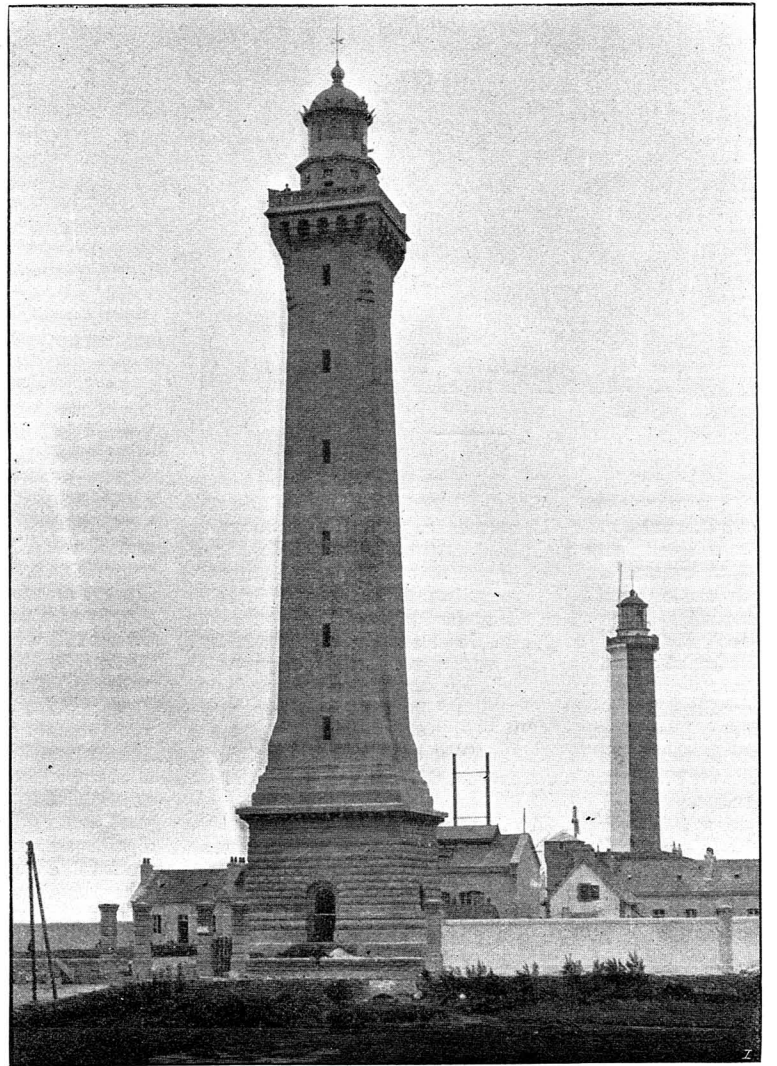
Ces portées lumineuses considérables sont réalisées grâce au nouveau système d'appareils d'éclairage inauguré en France, il y a quelques années, dans le phare de la Hève, pour les *feux éclairs* électriques. La puissance lumineuse du phare d'Eckmühl, à peu près double de celle du phare de la Hève, peut être évaluée à 40 millions de bougies ou 4 millions de becs carcel.

D'autre part, la tour porte encore à son sommet un signal sonore de brume, constitué par une sirène à air comprimé pouvant être mise instantanément en fonction au moment du besoin. Nous donnerons une idée de l'intensité des sons émis en disant qu'elle correspond à un travail moteur de 160 chevaux-vapeur.

Dans le vestibule d'entrée de la tour, dont la décoration a été confiée à M. Sanson, architecte, a été placée une statue de bronze du maréchal Davout, réduction de la statue érigée à Auxerre. Sur une plaque de marbre, incrustée dans la muraille, a été tracée l'inscription suivante, dictée par la marquise de Blocqueville elle-même dans son testament : « Ce phare a été élevé à la mémoire du maréchal prince d'Eckmühl par la piété filiale de Napoléon-Louis Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, son fils unique, mort sans enfants, et par sa fille Adélaïde-Louise d'Eckmühl, marquise de Blocqueville, également morte sans enfants. »

(A suivre.)

M. N.



Le Phare d'Eckmühl, à Penmarc'h. — Phot. Villard, à Quimper.



La marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl.



L'arrestation à Pussay.

Photographie Brinon.

à la face du monde ce cri de féroce vengeance : « Il me résistait, je l'ai assassiné ! » Elle acheta un couteau de cuisine, arme prosaïque, il est vrai, mais dont la lame n'était pas moins bonne que celle du poignard romantique. Et, en pleine rue, d'une main sûre, bien que fiévreuse, elle planta ce fer homicide dans le flanc du prêtre. Mais s'il atteignit cruellement la victime, il ne trancha pas le fil de la vie. Grâce aux soins éclairés de son médecin, le docteur Lemaignier, et du docteur Michaux, chirurgien de l'hôpital Broussais, grâce à la sollicitude dévouée de sa famille avec laquelle il habite, le blessé, Dieu merci ! est hors de danger et en voie de complet rétablissement.

Un dénouement plus tragique eût malheureusement frappé un innocent et privé l'Eglise d'un de ses meilleurs serviteurs. L'abbé Ménard est, en effet, un prêtre sans reproche. Agé de trente-huit ans, attaché d'abord à la paroisse d'Ivry, il est depuis sept ans vicaire-trésorier à Saint-Médard, où il jouit de l'estime et du respect de tous. Les conditions mêmes où il embrassa le sacerdoce témoignent de la solidité de sa vocation. Après avoir fait des études commerciales à l'école des Francs-Bourgeois et occupé un emploi dans la librairie, il avait vingt ans quand cette vocation se manifesta impérieusement. Il ne se rebuta pas devant la nécessité de commencer les études de latin et de grec au Petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, à l'âge où d'ordinaire elles sont terminées. Sa laborieuse vaillance lui permit l'accès des Grands Séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice ; en 1887, il recevait l'ordination. Tel est l'homme dont un événement dramatique vient de troubler la vie exemplaire et modeste. Sa physionomie, ainsi qu'on en peut juger par le portrait reproduit ici, respire une dignité sereine. Un trait peindra le prêtre. Presque mourant lui-même, son premier souci fut de savoir si la communion avait été portée au malade auprès duquel il se rendait quand il fut frappé.

Quant à Augustine Pépé, la suite de sa lamentable aventure achève de mettre en lumière sa triste person-

nalité et, pour parler comme nos psychologues, son « état d'âme ». Son crime accompli, elle erre à travers Paris, va se confesser à un prêtre de l'église Saint-Laurent, qui, lié par le secret professionnel, l'engage à se livrer immédiatement à la justice et joint à ses exhortations un petit secours. Mais la perspective du Dépôt sourit médiocrement à Augustine : après avoir passé la nuit dans un garni, elle se décide le lendemain seulement... à prendre le train pour Etampes, où elle arrive dans la soirée et cherche un gîte près de la gare. Sans doute la magistrature d'Etampes ne lui dit rien qui vaille ; car, le dimanche matin, elle se dirige de son pied léger vers Méréville. Là, visite au curé, l'abbé Jennet, à qui elle avoue son forfait, non pas en confession mais ouvertement, le suppliant de la faire arrêter. Embarras du bon pasteur, lequel estimant cette besogne peu compatible avec son ministère, conseille à la brebis galeuse de faire sa besogne elle-même, de retourner à Etampes, et, comme son confrère de Paris, appuie son conseil, d'un viatique en espèces sonnantes. Augustine promet, empoche le viatique, et le soir même, le curé l'aperçoit... dans une auberge de Méréville, en train d'expédier à belles dents un dîner réparateur. Que voulez-vous ? les plaintes de l'estomac avaient étouffé la voix de la conscience ; quand on a le ventre creux et, dans les jambes, une étape de dix-sept kilomètres... N'importe. Indigné du procédé peu délicat, et se souciant médiocrement de posséder une pareille recrue parmi ses ouailles, l'abbé Jennet se résigne le lundi matin à prévenir la gendarmerie. Seulement, la vagabonde Pépé avait, elle aussi, « prévenu » la maréchaussée à sa façon — en filant à l'anglaise.

Sans perdre une minute, le brigadier enfourche sa bicyclette et s'élançait d'un train d'enfer à la poursuite de la fugitive. Il la rejoint et l'appréhende près des premières maisons de Pussay. Bref colloque : « Où allez-vous ? — J'ai manqué le train... et alors j'allais faire un

LE DRAME DE SAINT-MÉDARD

Le 1^{er} octobre, vers neuf heures du matin, un vicaire de la paroisse de Saint-Médard, M. l'abbé Ménard, allait, après avoir dit sa messe, porter les secours de la religion à un malade, lorsque, à l'angle de la rue Claude-Bernard, il fut frappé au côté gauche d'un coup de couteau qui le blessa grièvement. L'auteur de cette tentative de meurtre était une femme que l'honorable ecclésiastique avait eu le temps de reconnaître, malgré la soudaineté de son agression et la promptitude de sa fuite ; car, en butte depuis longtemps à ses continuelles obsessions, il ne la connaissait que trop déjà. Donc, tout de suite, sans attendre l'arrestation de la coupable disparue, on put établir son identité, et, suivant la formule consacrée, déterminer le mobile du crime.

Augustine Pépé, dite Coquard, originaire de Nantes, Madeleine mal repentie, ayant versé dans la fausse dévotion, aimait l'abbé Ménard, elle l'aimait follement — c'est bien le cas de le dire — et, désespérant de voir sa malencontreuse passion partagée, elle voulut s'approprier, avec une légère variante adaptée à son sexe, le fameux mot de la fin d'Antony, et pouvoir jeter



L'ABBÉ MÉNARD. — Phot. Vathis.



En route pour Méréville. — Phot. Brinon.

tour à Pussay. » Malgré l'intérêt que M^{lle} Pépé paraissait porter à cette petite localité de 2,500 habitants, dont une grande industrie de tissage, dirigée par MM. Brinon père et fils et par M. G. Gry, assure la prospérité, le brigadier n'hésite pas à conjurer l'influence maléfique qui sème sans cesse des obstacles entre la Justice et sa nomade clientèle. Le temps de télégraphier pour ordre à Etampes (car il opérât hors de sa circonscription), il réquisitionne la carriole d'un cultivateur, y installe la voyageuse, et le voilà pédalant, pédalant derrière l'équipage. Tout à coup, une détonation, un brusque arrêt du « cheval de fer ». attentat ? Non : c'est le pneu qui vient de crever. Et le vrai cheval trotte toujours ! Course effrénée du brave gendarme qui, haletant, sans lâcher sa machine, rattrape la carriole et fait une entrée sensationnelle à Méréville avec sa prisonnière qui, comme au départ de Pussay, objet de la curiosité peu bienveillante des gens de l'endroit, soutint bravement l'assaut, mettant même en son attitude, malgré le délabrement de sa toilette grise souillée de boue, une pointe de coquetterie où se révélait son inconscience.

Les journaux ont raconté plus ou moins exactement cette odyssee, où l'intervention de la bicyclette, servante de la Justice au pied boiteux, met une note très fin de siècle. Mais ils ont omis le rôle non moins curieux de la photographie instantanée, saisissant à point nommé deux épisodes de cette chasse mémorable. Nous comblons cette lacune, sans nous étendre davantage sur le cas d'une déséquilibrée, soumise en ce moment à l'examen des médecins aliénistes et dont la victime n'avait rien fait, tant s'en faut, pour encourager l'aberration persécutrice.

EDMOND FRANK.

M. BRIEUX

M. Brieux, dont la nouvelle pièce, *les Trois Filles de M. Dupont*, occupe vivement l'attention du public et de la presse, est né à Paris, en 1858, et non en Normandie comme on l'a dit.

La biographie de ce jeune et brillant auteur dramatique tient tout entière dans la liste de ses pièces :

Bernard Palissy : Théâtre Cluny (1879), en collaboration avec M. Salandri.

Ménages d'artistes : Théâtre-Libre, 1890.

Blanchette : Théâtre-Libre, 1892. Reprise en ce moment au théâtre Antoine.

M. de Reboval : Odéon, 1892.

L'Engrenage : Les Escholiers, 1894.

Les Bienfaiteurs : Porte St-Martin, 1896.

L'Évasion : Comédie-Française, 1896.

Les Trois Filles de M. Dupont : Gymnase, 1897.

M. Brieux est considéré avec raison comme l'un des écrivains les plus aptes à ménager la transition entre l'ancien et le nouveau style de théâtre. Doué d'une remarquable entente de la scène, il sait, quand il veut, composer et conduire une action théâtrale qui ait un commencement et une fin ; d'autre part, ses rares facultés d'observation et la tournure humoristique de son esprit lui permettent de dédaigner les complications romanesques et de s'en tenir aux faits de la vie courante, qui renferment en soi des éléments comiques ou tragiques dont la portée dépasse tout ce que l'ancienne littérature de théâtre pouvait imaginer.

On est porté à croire que M. Brieux contribuera, dans une large mesure, à assurer prochainement le triomphe de l'art de composition, de cette discipline reconnue indispensable, qui a manqué jusqu'à ce jour aux efforts du naturalisme.

LE BANQUET DU 14 OCTOBRE

A LA BOURSE DU COMMERCE

Lorsque le mot, tant attendu, d'« alliance » fut prononcé enfin à Cronstadt, il y eut, dans toute la France, comme un cri



M. BRIEUX

de soulagement. C'était l'assurance de la tranquillité, de la paix, du libre cours des affaires. Aussi le commerce parisien eut-il, dès ce moment, le désir de témoigner au Président de la République la reconnaissance qu'il éprouvait de ce résultat dû à un voyage dont les destinées avaient d'abord paru si incertaines.

Un Comité fut spontanément institué, à l'instigation d'un membre de la presse qui n'eut, pour cela, qu'un mot à dire. Les premiers négociants de Paris tenaient à honneur d'en faire partie. En quelques jours, avec une rapidité qui tenait du prodige, fut organisée la splendide manifestation qui accueillit, à son retour, le Président sur la place de l'Opéra.

Malgré l'augmentation de dépenses qu'occasionne forcément un travail fait à la hâte, il y eut dans le chiffre des souscriptions un excédent de recettes. Le Comité résolut de le consacrer à l'achat d'un cadeau qu'on offrirait au Président.

Ce cadeau, un magnifique surtout d'argenterie, gravé dans *l'Illustration* du 2 octobre, a été remis à M. Félix Faure, avec un album luxueusement relié et contenant tous les noms des souscripteurs.

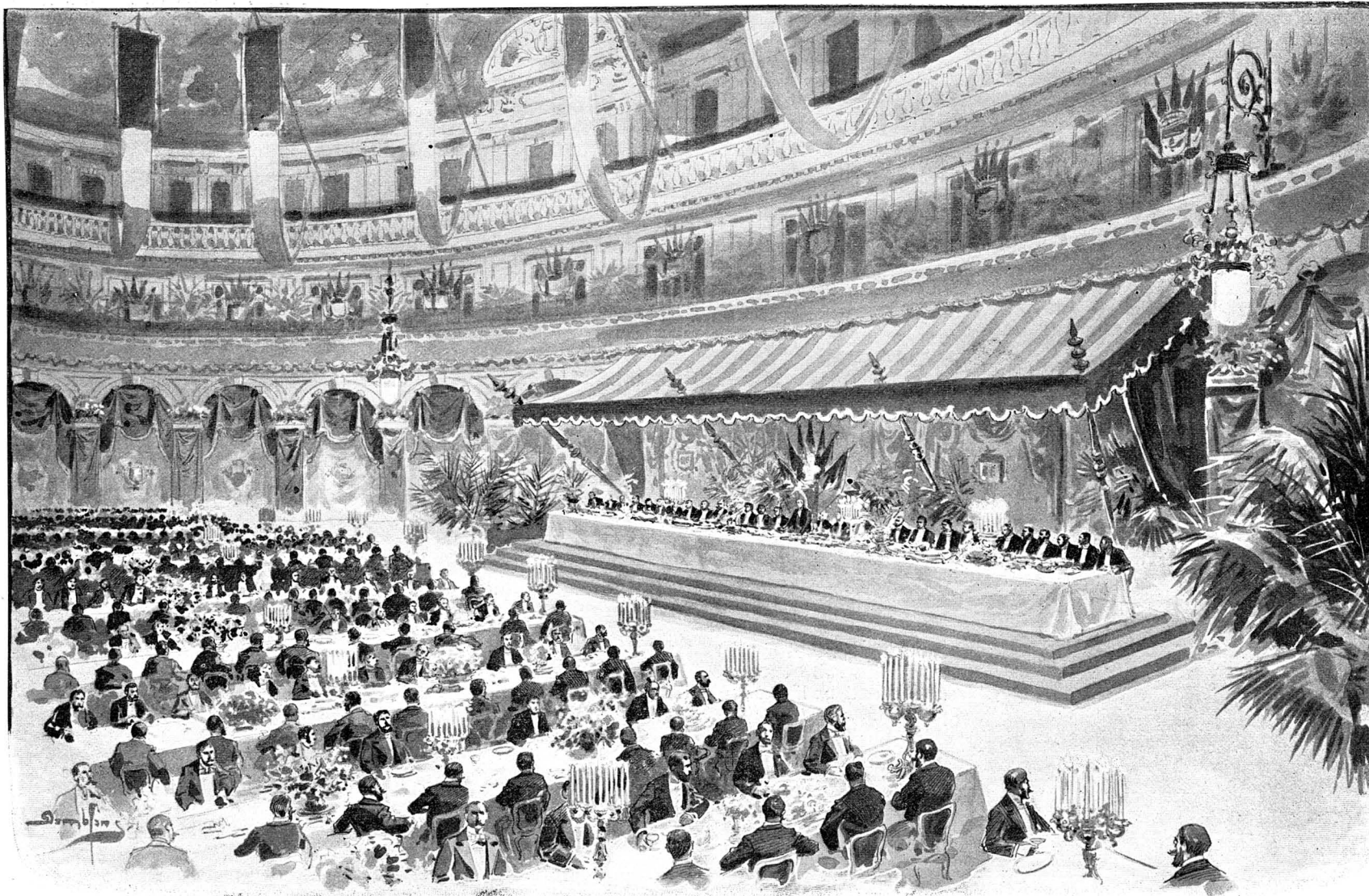
En le présentant au Président de la République, M. Expert Besançon, président du Comité a prié M. Félix Faure d'assister à un grand banquet que désiraient lui offrir les souscripteurs.

Il y avait un écueil : le protocole, ce protocole tant discuté depuis quelque temps et qui veut que le chef de l'Etat n'accepte d'invitation que des corps constitués.

Mais la difficulté a été tournée. On a fait remarquer qu'au banquet devaient assister les Présidents de toutes les Chambres et de tous les Tribunaux de commerce. C'était donc au Commerce réellement personnifié, que le Président de la République accordait l'honneur de sa présence. Or, le Commerce qui a un ministre pour le représenter, méritait bien cet honneur.

M. Félix Faure a donc accepté.

Ce banquet a eu lieu jeudi dernier dans le grand hall de la Bourse du Commerce, magnifiquement décoré pour la circonstance.



Le banquet du 14 octobre à la Bourse du Commerce

LES ÉCRITURES SECRÈTES.

(4^e article. — Voir nos trois derniers numéros.)

Les lecteurs de l'*Illustration* ne se doutent certainement pas qu'en se livrant avec nous à un examen approfondi du système cryptographique de M. Boetzel, ils ne font que continuer l'œuvre entreprise, depuis bien des siècles, par des hommes tels que Jules César, l'empereur Auguste, le pape Gerbert, le physicien Porta, le mathématicien Viète, inventeur de l'algèbre — lequel attend encore, croyons-nous, le monument que son homonyme, l'ex-ministre des travaux publics, possède déjà — Bacon, Richelieu, Mirabeau, Napoléon I^{er}, sans compter bon nombre de personnages moins connus, Blaise de Vigenère, diplomate; l'amiral Francis Beaufort, l'abbé Trithème, le comte Gronsfeld; etc., etc.

C'est dire que le nombre des méthodes mises en usage jusqu'à ce jour atteint un chiffre imposant.

Or voici, d'après M. Kerckhoffs, comme d'après M. le colonel d'artillerie Josse, les conditions que devrait réunir le système idéal d'écriture secrète :

1^o Le système doit être matériellement, sinon mathématiquement, indéchiffrable;

2^o Il faut qu'il n'exige pas de secret et qu'il puisse sans inconvénient tomber entre les mains de l'ennemi;

3^o La clé doit pouvoir en être communiquée et retenue sans le secours de notes écrites et être changée ou modifiée au gré des correspondants;

4^o Il faut qu'il soit applicable à la correspondance télégraphique;

5^o Il faut qu'il soit portatif et que son mouvement ou son fonctionnement n'exige pas le concours de plusieurs personnes;

6^o Il est nécessaire, vu les circonstances qui en commandent l'application, que le système soit d'un usage facile, ne demandant ni tension d'esprit, ni la connaissance d'une longue série de règles à observer.

Le colonel Josse ajoute cette condition :

7^o Un bon système cryptographique ne doit exiger que du papier blanc et un crayon.

Or, de tous les personnages, plus ou moins illustres, dont nous citions tout à l'heure les noms, il n'y en a qu'un seul; paraît-il, qui ait découvert le système idéal, c'est le vénérable abbé Trithème, supérieur du couvent de Spanheim; mais semblable à la fameuse jument de Roland, qui avait toutes les qualités et un seul défaut, à savoir qu'elle était morte, la méthode du P. Trithème n'a qu'un léger inconvénient, c'est que son auteur en a emporté le secret avec lui dans la tombe et que personne ne la connaît.

Cela n'a nullement empêché, d'ailleurs, deux érudits allemands, répondant aux noms de Kircher et Heidel, tous les deux très férus de crypto ou de stéganographie et intrépides compilateurs de systèmes, de prétendre avoir reconstitué de toutes pièces la méthode du P. Trithème. Il est vrai que les deux systèmes ainsi reconstitués sont entièrement différents et que le P. Trithème n'est plus là pour nous dire ce qu'il pense de ses disciples. Mais que pensait Darwin de son fameux secrétaire Hæckel quand il le vit, dans son *Histoire de la création des êtres organisés*, synthétiser toute sa doctrine, pousser l'amour du transformisme jusqu'à transformer ses hypothèses en dogme et ramener la diversité des espèces à un organisme primitif simple et rudimentaire, sorte de spermatozoaire ballotté — car Hæckel précise — par les vagues de l'océan Pacifique, là-bas, là-bas, bien loin, vers le 3^e ou le 4^e parallèle, entre 120 et 135 degrés de longitude orientale, de qui tout — l'humanité comprise — aurait été engendré. L'esprit éminemment synthétique de nos bons savants d'Outre-Rhin ne s'arrête jamais à mi-route.

En l'état actuel de la science cryptographique un seul système, entre plus de mille qu'a décrits vers 1808 le jurisconsulte allemand Klueber, est de nature à remplir les conditions désignées par Kerckhoffs sous les numéros 1, 2 et 5, c'est celui de la *Grille*, qui consiste en une feuille découpée à jour que possèdent seuls les deux correspondants et qui s'applique sur le texte clair de façon à ne plus laisser voir que le texte secret. L'exemple le plus connu et à la fois le plus élémentaire de ce système est renfermé dans quatre vers de *Zadig*, de Voltaire :

Par les plus grands forfaits j'ai vu trembler la terre.
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre,
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Si l'on applique sur ces vers un papier qui recouvre exactement les quatre derniers hémistiches, on ne lit plus, au lieu des louanges apparentes, que ces quatre vers peu flatteurs pour le monarque qui en est l'objet :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix,
C'est le seul ennemi.

Mais ceci n'est qu'un jeu d'esprit et, dans la pratique, la *Grille* est depuis longtemps abandonnée, car de deux choses l'une, ou bien le texte apparent n'a aucun sens, et il rentre dans la catégorie de tous les autres messages cryptographiés que l'on supprime si on ne peut les traduire; ou bien le texte clair présente un sens complet, parfaitement acceptable; mais alors, pour l'établir, il faut se livrer à un travail de mosaïque qui effraierait un bénédictin. Pour ces raisons, et aussi parce que la *Grille* peut être dérobée et contrefaite, en quelques minutes, sans que son détenteur en ait le moindre soupçon, le système a été, depuis longtemps, universellement abandonné.

Seule, à l'exclusion de tous les systèmes en vigueur aujourd'hui dans l'administration, la diplomatie et l'armée, la méthode d'écriture secrète de M. Boetzel remplit toutes les conditions réclamées par MM. Kerckhoffs et Josse, et c'est à ce titre que nous avons cru devoir acquiescer le droit d'en donner la primeur aux lecteurs de l'*Illustration*.

Les différents modèles que nous avons mis sous leurs yeux dans nos précédents articles leur suffiront pour créer eux-mêmes des combinaisons nouvelles à peu près à l'infini, de façon à en rendre l'emploi de plus en plus facile. La plupart du temps, comme le demande avec raison le colonel Josse, il leur suffira d'un morceau de papier et d'un crayon pour tout matériel cryptographique; les deux correspondants resteront seuls en présence, sans être obligés de mettre une ou plusieurs personnes au courant de leurs conventions secrètes. Quant au danger d'une surprise, il est définitivement conjuré, puisque si le texte apparent tombe entre des mains indiscrettes, la personne intéressée à pénétrer vos secrets n'y voit qu'une correspondance banale et sans intérêt, qu'elle négligera.

Quant aux clés conventionnelles, et au mode même de chiffrement, ils donnent lieu à des multitudes de combinaisons. Un de nos lecteurs nous propose d'utiliser les fautes d'orthographe, qui ne sont en somme que les coquilles de l'écriture; nous avons vu, dans nos modèles successifs, l'utilisation des liens qui unissent les lettres entre elles, des points sur les i. On peut également faire porter la convention sur les barres des t, les accents des e ou des a, sur la forme des d, des p, des r, des s, toutes lettres qui s'écrivent de plusieurs façons différentes, et auxquelles on peut appliquer notre méthode des points sur les i. La ponctuation, les traits fins de certaines lettres peuvent être utilisés de la même façon.

Pour abrégé encore le travail, on peut se dispenser de compter les lettres ou les mots et employer le système centimétrique. Une feuille de papier ordinaire a treize centimètres de large en moyenne; le format commercial en a vingt. Avec une clé où chaque lettre de l'alphabet porte un numéro d'ordre, il n'y a qu'à placer le signe indicateur au centimètre correspondant. Il faut avoir soin seulement, dans ce système, de compter les centimètres d'un bord du papier à l'autre, sans s'inquiéter de la place exacte où commence l'écriture et où elle finit.

Le mode de chiffrement peut encore être varié, selon la longueur du message à transcrire, en utilisant soit la totalité, soit une partie seulement du texte apparent.

Les clés conventionnelles révéleront aisément à votre correspondant ces diverses modifications. Prenons un mot secret quelconque, le mot *voiture*, par exemple, des plus faciles à retenir. Il signifiera une fois pour toutes que toute clé commençant par un v doit se lire sur toutes les lignes; par un o, toutes les deux lignes; par un i, toutes les trois et par un l, toutes les quatre lignes.

Un u indiquera qu'il faut déchiffrer séparément de quatre en quatre, puis reprendre le déchiffrement à partir de la seconde ligne, toujours de quatre en quatre lignes, recommencer à partir de la troisième ligne et enfin de la quatrième; un r de trois en trois, un e de deux en deux.

On peut admettre que ce mot cabalistique, pris à rebours, indiquera les mêmes modifications dans la lecture pour les messages cryptotypographiques.

Enfin la clé elle-même peut être modifiée à chaque

message, sans entente préalable des deux correspondants. Par exemple, ils peuvent convenir de prendre, dans leur ordre même, successivement, tous les vers d'un poème quelconque, de l'*Art poétique*, de Boileau; du *Lutrin*, etc. Ils peuvent même n'avoir aucune clé conventionnelle, s'ils admettent que le texte clair contiendra une lettre marquée d'un signe particulier et à partir de laquelle il faudra prendre les lettres de l'alphabet dans l'ordre où elles se trouvent dans toute la suite du texte clair. Ce signe peut être imperceptible; il peut ne consister qu'en un simple trou d'épingle dans la lettre initiale de la clé, trou invisible tant qu'on ne place pas la feuille comme un écran entre l'œil et la lumière.

Quant à l'indéchiffrabilité même du cryptogramme, nous ne craignons pas de dire qu'elle resterait absolue, lors même que l'on saurait se trouver en présence d'un texte chiffré et que l'on connaîtrait la méthode du chiffrement. Car il est impossible de découvrir la clé, si on ne la connaît point.

Les vingt-cinq lettres de l'alphabet, auxquelles il faudra, en cas de besoin, ajouter les chiffres de 0 à 9, forment un nombre respectable de combinaisons entre lesquelles OEdipe resterait plus embarrassé sans doute que devant l'énigme du Sphinx.

Si, en effet, nous appliquons la formule mathématique : $1 \times 2 \times 3 \times 4 \dots \times 25$, nous trouvons que le nombre des combinaisons possibles s'élève pour les lettres seules, chiffres non compris, au joli total de 15 septillions 511 sextillions 209 quintillions 983 quadrillions 330 trillions 985 billions 984 millions!

Voilà un de ces chiffres de nature à épouvanter jusqu'à Camille Flammarion lui-même! Nos astronomes pensent nous étonner en nous faisant savoir qu'il existe, dans l'infinité de l'espace, des astres dont la lumière, bien que parcourant 70,000 lieues à la seconde, ne met pas moins de six mille ans à parvenir jusqu'à nous; si bien que certains d'entre eux auront disparu depuis trois mille ans que l'humanité illusionnée continuera à les apercevoir et à croire à leur existence pendant trois mille ans encore. Que de combinaisons ministérielles auront été échafaudées et détruites, d'ici là, dans notre doux pays de France, si tant est que le régime parlementaire, la France, l'Europe, la terre elle-même atteignent ce degré de longévité! Or, si l'on calcule, non pas en lieues, mais en simples kilomètres, la distance qui sépare notre rétine de ces invraisemblables soleils, on n'atteint que le chiffre dérisoire produit par la formule

$$6,000 \times 365,25 \times 24 \times 60 \times 60 \times 70,000 \times 4$$

où l'on voit que, par un excès de scrupule, nous avons exactement tenu compte des années bissextiles, soit 53 quadrillions 16 trillions 768 billions.

A peine des quadrillions!

Faible distance que les vibrations du télégraphe sans fil de Guglielmo Marconi seront parvenues sans peine à franchir avant que les générations successives d'experts, courbées sous les abat-jour verts du quai d'Orsay, soient arrivées à épuiser toutes les combinaisons de notre écriture secrète.

Donc, tous les *desiderata* formulés par les écrivains spéciaux sont, par la méthode nouvelle, admirablement satisfaits, sauf un seul qui, dans l'énumération de M. Kerckhoffs, porte le numéro 4 : *Il faut qu'elle soit applicable à la correspondance télégraphique*.

Il est clair que s'il ne s'agissait que de la télégraphie autographique, celle qui, grâce aux appareils de MM. Caselli, Meyer, d'Arincourt, transmet non seulement le sens des dépêches, mais le *fac simile* exact de l'écriture de l'expéditeur, la question serait résolue. Il n'y aurait qu'à télégraphier un texte chiffré avec toutes ses modifications conventionnelles; mais il fallait aller jusqu'au bout de la découverte et trouver un moyen de correspondance secrète transmissible par les appareils Morse; et c'est cette ingénieuse méthode que nous étudierons prochainement.

G.-L. D'HÉBÉCOURT.

P.-S. — Nous rappelons à nos lecteurs que nous recevrons jusqu'au 20 octobre les communications relatives à des procédés de correspondance secrète télégraphique et téléphonique.

L'article qui précède est cryptotypographié sur la clé :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

On trouvera la solution raisonnée à la page 6 de la couverture. Ne pas oublier, pour la solution de ce problème, le sens cabalistique du mot *voiture*.

G.-L. D'H.

LE MUSÉE DOBRÉE

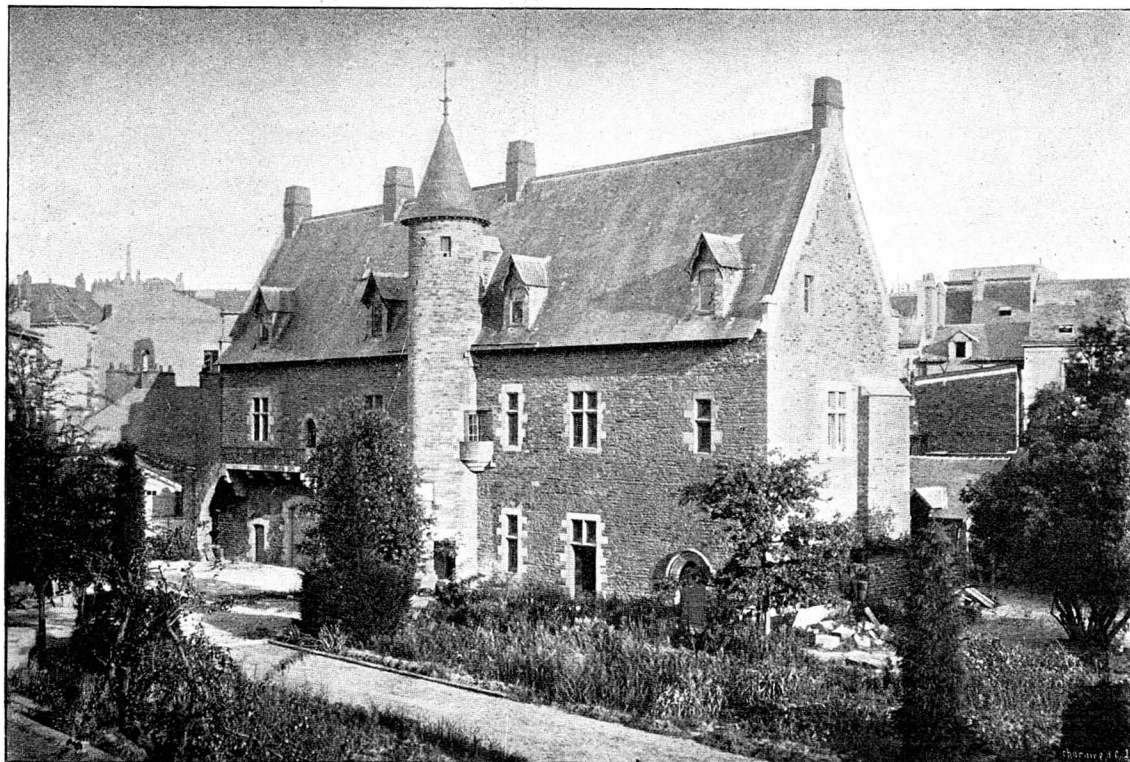
A NANTES

Grâce à la générosité d'un de ses concitoyens, Nantes vient d'être doté d'un « Cluny », inauguré le 15 octobre, qui constituera désormais une des plus intéressantes attractions de la métropole de la Bretagne.

Il y a trois ans, mourait dans cette ville un fort riche collectionneur, M. Dobrée. Grâce à une fortune considérable, à un goût très délicat et à un flair exceptionnel, M. Dobrée avait réussi à former un véritable musée d'objets d'art et de haute curiosité. Pour loger ce musée, il eut l'idée d'acquérir le manoir du duc Jean V, qui date du quinzième siècle, construction historique d'un parfait état de conservation, située aujourd'hui dans la ville, entre la rue des Irlandais et la rue Beaumanoir, alors qu'autrefois elle était en pleine campagne, entourée de prairies et de bois. Le manoir n'était pas suffisant comme locaux d'exposition : Viollet-le-Duc fut chargé de donner le plan d'un château dans le style du douzième siècle, à élever au milieu des jardins, en face du manoir.

Mais M. Dobrée mourait avant d'avoir pu réaliser ses projets. Il légua au département de la Seine-Inférieure musée et bâtiments, à la charge de terminer tous les travaux de construction, de restauration et d'aménagement de ses collections et de celles de la Société d'archéologie de Nantes, fort mal installées dans l'ancienne chapelle de l'Oratoire. En conséquence de ce legs et des dispositions qui la concernaient, la Société d'archéologie faisait, de son côté, cession complète au département de tout ce qu'elle possédait.

Mis en possession du legs de M. Dobrée, le Conseil général de la Loire-Inférieure a nommé une Commission, présidée par M. Cormeray, pour mener rapidement à bonne fin l'œuvre du généreux collectionneur nantais. Les travaux d'achèvement — construction, décoration et aménagement — du château ont été poussés avec assez d'activité, en 1896 et dans les premiers mois de cette année, pour que le conservateur du musée, M. de Lisle du Dreueuc, ait pu en commencer l'organisation. Actuellement, tout le rez-de-chaussée et une partie du premier étage sont emmenagés. Au rez-de-chaussée a été placé le musée d'archéologie, fort riche en antiquités locales et régionales. Dans les jardins, qui mesurent plus d'un hectare, on a commencé les reconstitutions des pièces monumentales, parmi lesquelles figurent des façades de maisons à pans de bois, un cloître, une chapelle Renaissance, dont l'ornementation est attribuée à Michel Colombe. Le pre-



Nantes : le manoir du duc Jean.

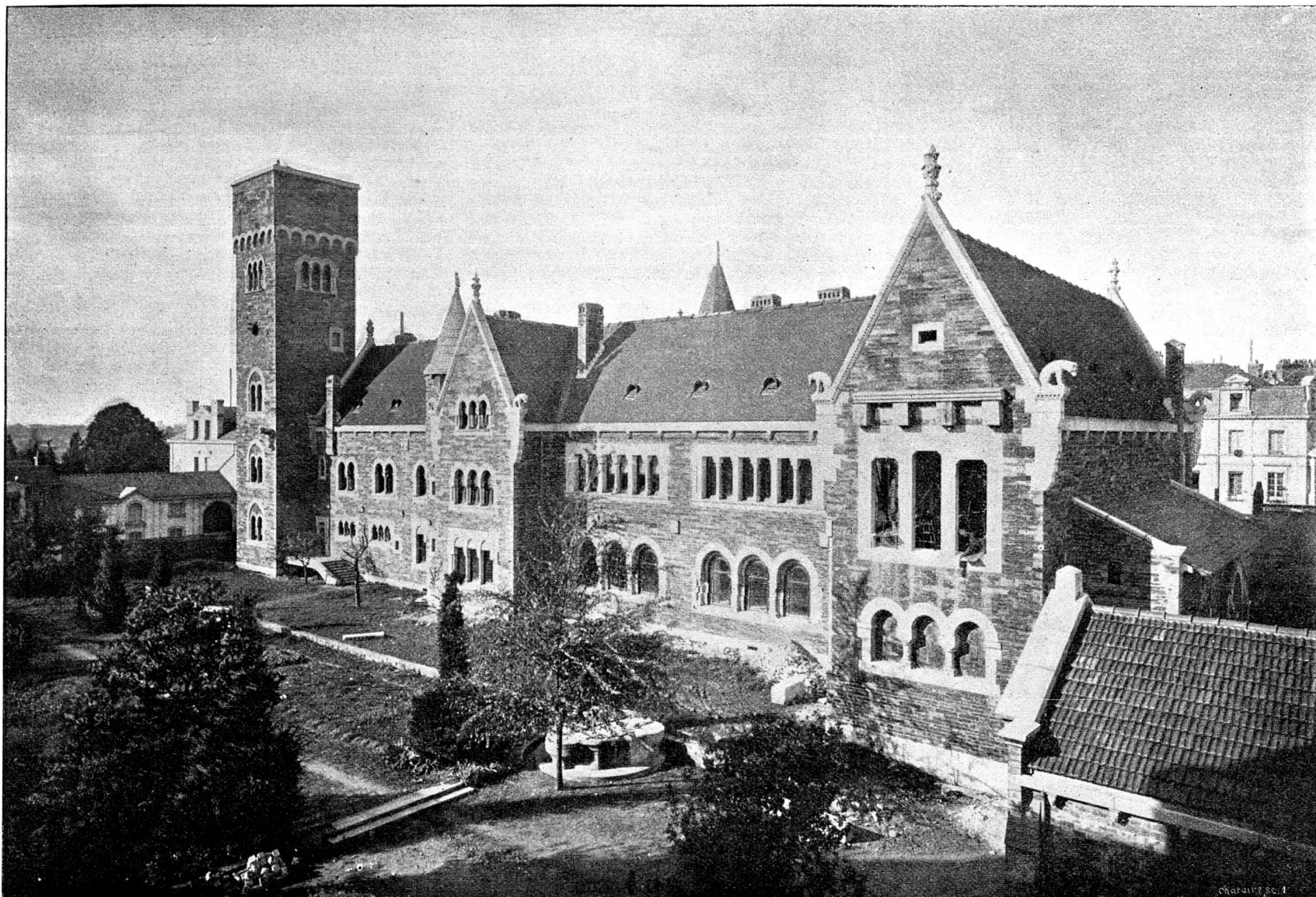
mier étage est affecté exclusivement au musée Dobrée.

Quand tous les travaux du château seront terminés, le Conseil général entreprendra la mise en état du manoir du duc Jean V, où l'on se propose de créer un musée d'art industriel en vue des industries artistiques de l'ameublement et de la décoration de Nantes et de la Bretagne.

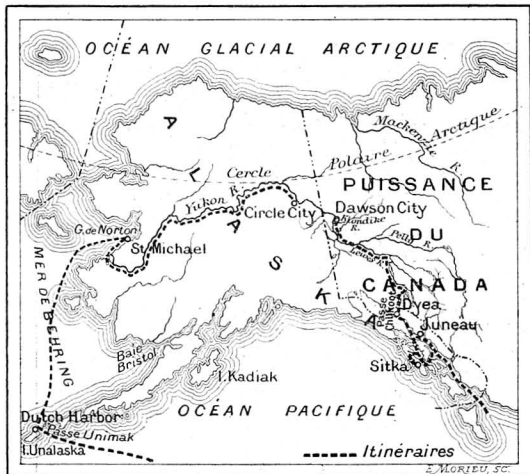
La création du musée Dobrée, à tous les points de vue, est une bonne fortune pour Nantes. Le quartier excentrique dans lequel il se trouve en recevra une

transformation complète : le département, la municipalité et le légataire universel de M. Dobrée vont dépenser plus d'un demi-million pour dégager les bâtiments et leur créer de larges voies d'accès. Par ce musée, tel qu'il est conçu, et avec les développements qu'on se propose de lui donner, la ville possédera une des plus belles institutions artistiques de la province, d'un grand intérêt pour le public et d'une utilité incontestable pour les artistes et les ouvriers de ses industries d'art.

MARIUS VACHON.



Le musée Dobrée, à Nantes.



Carte du bassin du Yukon.

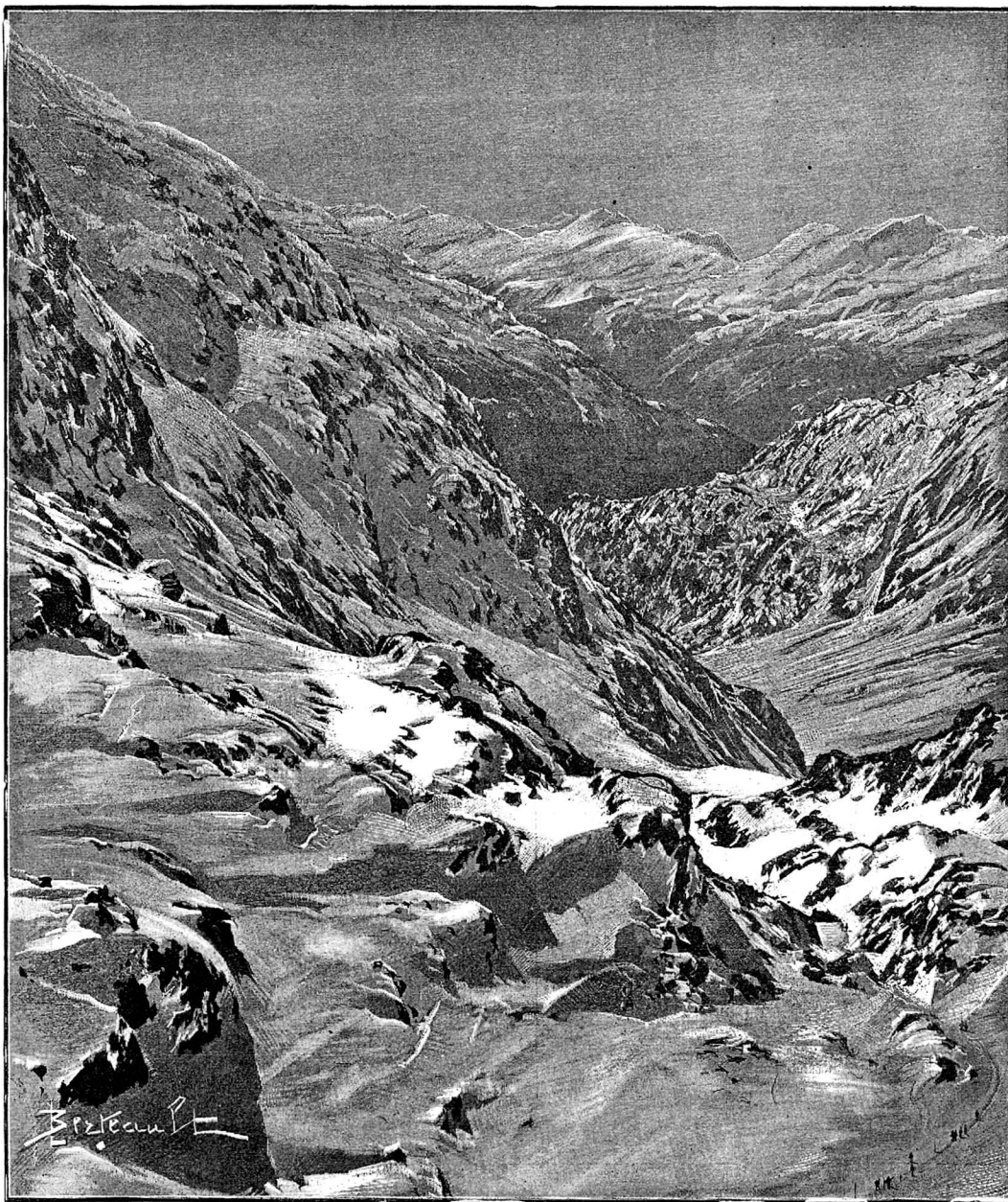
L'OR SOUS LE CERCLE POLAIRE

Le nom d'Eldorado évoquait jadis infailliblement l'image d'une contrée tropicale, où l'or flamboyait au soleil. La découverte des importants gisements aurifères de Sibérie, aujourd'hui régulièrement exploités, a porté un premier coup à cette légende et à cette illusion. Et voici qu'un véritable Eldorado glacé vient d'être découvert par les pionniers de l'or sous le cercle polaire arctique. Quand l'aéronaute Andrée reviendra du Pôle Nord, on lui demandera s'il n'y a pas trouvé de pépites.

La région vers laquelle se dirigent depuis l'année dernière les aventuriers du nouveau monde, mineurs de profession ou vaincus de toutes les carrières et de tous les métiers, est celle de l'Alaska, arrosée par le fleuve Yukon (ou « rivière des Rennes »), plus grand que le Danube, deux fois grand comme le Rhin, d'un débit supérieur à celui du Mississippi, et dont le cours mesure 3,500 kilomètres. Politiquement, le bassin du Yukon est partagé entre le territoire de l'Alaska, cédé en 1867 aux Etats-Unis par le gouvernement russe, et la Colombie britannique, partie intégrante du Canada : la ligne conventionnelle du 141° degré de longitude ouest sert de frontière commune. C'est précisément sur cette ligne-frontière que sont situés les placers, sans qu'on ait encore déterminé bien exactement s'ils appartiennent aux Etats-Unis ou au Canada ; en attendant une délimitation précise, le gouvernement du Canada, avec une promptitude tout anglaise, n'a pas hésité à prendre possession des districts les plus riches.

La pêche et les fourrures semblaient constituer les seules richesses de l'Alaska. De rares mineurs s'étaient mêlés aux chasseurs qui parcourent ses solitudes glacées ; ils y avaient découvert l'or, mais n'avaient pas ébruité leur découverte, dont ils ne soupçonnaient du reste pas l'importance. En 1892, on en comptait environ 250, disséminés sur les rives des affluents de droite ou de gauche du Yukon.

C'est en 1896 seulement que Georges Mac Cormack et Robert Henderson, ayant visité ensemble les petits tributaires de la rivière Klondike, y trouvèrent de l'or dans des proportions inattendues. Les mineurs des vallées voisines en eurent vent bientôt et affluèrent sur les bords du nouveau Pactole. Déjà un ingénieur



Le sommet de la passe Chilkoot.

canadien, M. William Ogilvie, avait réparti les terrains aurifères en *claims*, pour la propriété desquels les formalités de la loi canadienne étaient appliquées. Et Dawson-City était fondée à l'embouchure du Klondike par M. Joe Ladue, un des plus avisés pionniers de l'Alaska.

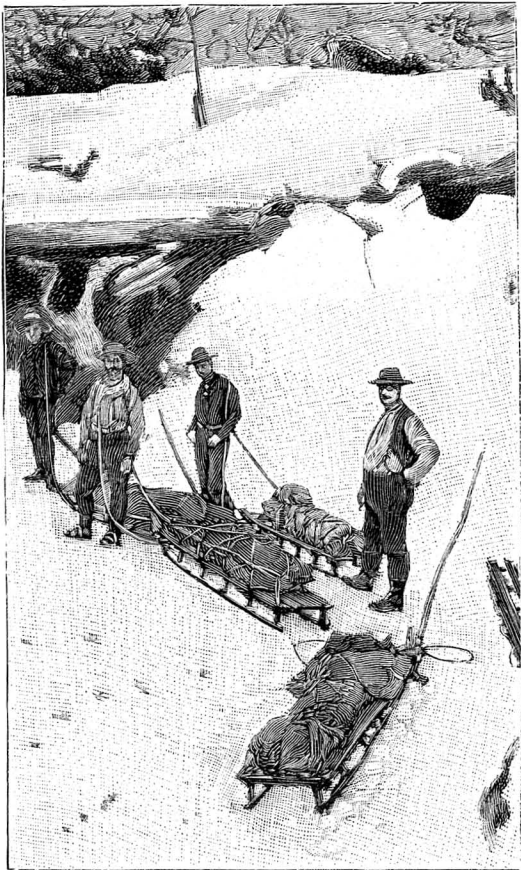
A la fin de l'été en 1896, un certain nombre de mineurs revinrent aux Etats-Unis, rapportant chacun une fortune gagnée à coups de pioche. Les journaux se remplirent de détails propres à allumer les convoitises, et la fièvre de l'or éclata dans toute l'Amérique.

Cependant, en même temps qu'ils vantaient la richesse des champs d'or du Klondike, journaux et revues abondaient en renseignements inquiétants sur les difficultés du voyage, la rigueur du climat, les fatigues à subir, les privations à endurer. Si noir que fût le tableau, il l'était moins que la réalité. Ceux qui partirent, au commencement de cette année, insuffisamment préparés et outillés, en ont fait la plus dure expérience.

Il n'existe que deux routes pour atteindre le Klondike. Ceux qui veulent suivre la première gagnent, par na-



LA ROUTE DU KLONDIKE. — Halte de mineurs au sommet de la passe Chilkoot.



Dans un « canyon ».



La piste à travers la vallée de Dyea.

vires, le port de Saint-Michaël, dans la mer de Behring; de là, par bateaux ou sur la glace, ils se rendent à l'embouchure du Yukon pour le remonter jusqu'à Circle-City, l'ancien centre minier de l'Alaska. Quand ils arrivent, la saison favorable au travail des placers est presque terminée, et il faut hiverner sur les lieux pour attendre, dans l'inaction, le printemps suivant.

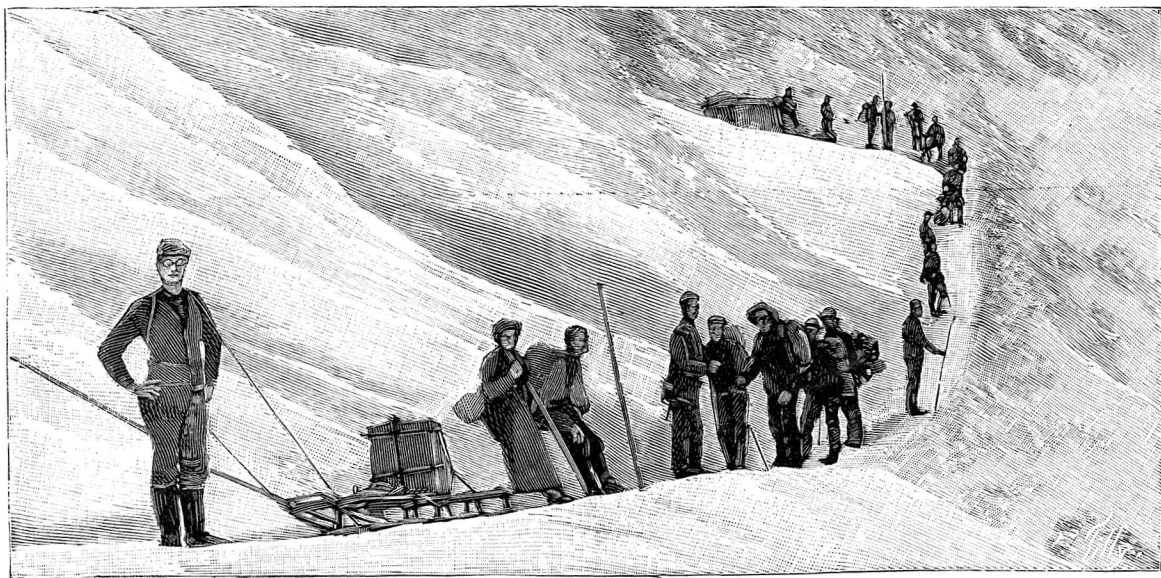
Plus courte est la route de terre, mais c'est alors une véritable expédition polaire que l'on entreprend. On débarque à Juneau d'où l'on gagne Dyea, au pied des montagnes que l'on doit franchir pour pénétrer dans le bassin du Yukon. La passe Chilkoot est la plus ordi-

nairement utilisée. Son point culminant est à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'ascension et la descente en sont également périlleuses. Des Indiens font office de bêtes de somme en même temps que de guides, car les bagages des mineurs sont considérables; chacun doit traîner avec lui, à travers le désert de glace et de neige, ce qu'il lui faut pour huit mois au moins.

La passe franchie, de l'autre côté du défilé, commence une région de lacs reliés par de petits cours d'eau. On se munit alors de canots; et, comme la navigation n'est pas ininterrompue, les embarcations ne sont, durant la moitié du voyage, qu'un surcroît d'impedimenta. Les longues caravanes de mineurs suivent les pistes des chasseurs de fourrures, au fond des « canyons » profonds pleins de neige pendant l'hiver, puis, après la fonte, remplis d'une boue épaisse, sans cesse accrue par les pluies diluviennes, et où s'enlisent les chariots à main. Tant de provisions sont abandonnées le long de la route du Klondike, que des aventuriers sont partis récemment, dénués de tout, comptant se munir en chemin.

La distance de Dyea à Dawson-City est de 575 milles (925 kilomètres), et on n'emploie guère moins de cent jours à la parcourir. Pour abrégier et faciliter ce long et rude trajet, on cherche actuellement, aux Etats-Unis, tous les moyens possibles. Un ingénieur audacieux, du nom de Léo Stevens, vient même de faire construire un ballon pour transporter les voyageurs de Tilko-Pass aux rives du Klondike. Il a trouvé des commanditaires et il n'est pas douteux qu'il trouvera des passagers: il se propose de transporter de huit à dix personnes avec trois à quatre tonnes de fret par ascension. La distance à franchir étant de 187 milles, M. Stevens compte effectuer le trajet, par brise favorable, en moins de sept heures. La société de transport aérien qu'il a fondée a nom *The Jacobs transportation Company*. C'est la première affaire lancée à l'occasion des découvertes aurifères de l'Alaska et de la Colombie britannique, et elle ne cherche pas, que nous sachions, à placer ses actions sur les marchés du vieux monde. Combien d'autres suivront, moins discrètes, quand, dans la région du Yukon, les pionniers auront frayé la voie aux spéculateurs!

P. MOROGES.



Un passage difficile.



A l'entrée de la passe Chilkoot.

LES ÉCOLES D'ARTS ET MÉTIERS

(Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.)

Nous avons vu l'élève de l'École d'Angers à l'atelier, suivons-le maintenant à la récréation, au réfectoire, au dortoir.

Tous les mouvements se font au son du tambour. Après l'étude du matin et le premier déjeuner, quelques instants de récréation. Autrefois, chaque « année », chaque promotion la prenait dans une cour distincte. Cette mesure avait été nécessitée par les nombreuses brimades dont les anciens se montraient par trop prodigues envers les nouveaux; et, pendant longtemps, les Ecoles des Arts et Métiers furent, à juste titre, la terreur des mamans. Ces mœurs brutales, si peu françaises, ont heureusement à peu près disparu; aussi a-t-on pu autoriser grands et petits à fraterniser dans une cour commune, les néophytes pouvant toujours d'ailleurs s'isoler dans une autre cour, où les vétérans n'ont pas le droit de pénétrer.

Qu'il nous soit permis ici d'émettre un vœu. A notre avis, les élèves de l'École d'Angers, et sans doute leurs camarades des autres écoles, ne jouent pas assez.

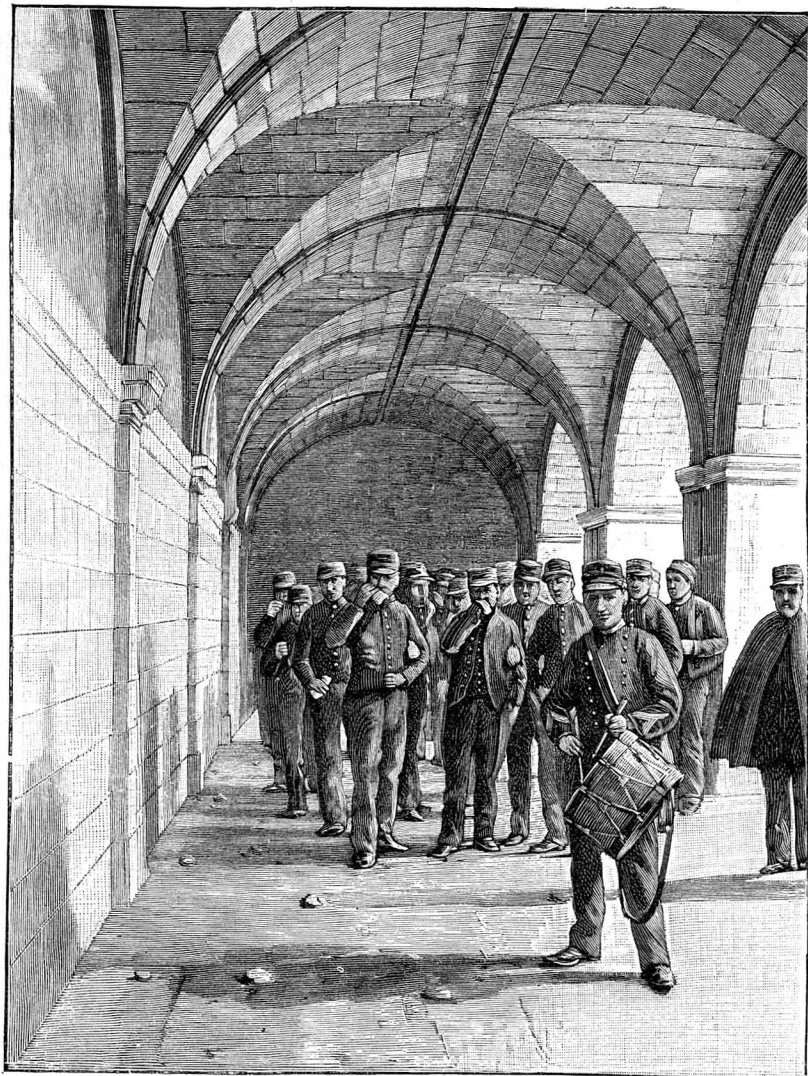
En dépit du travail manuel assez fatigant auquel ils se livrent pendant six heures et demie par jour, on aimerait à ne pas les voir consacrer uniquement leurs trop rares récréations à des allées et venues, par bandes de cinq ou six. Pourquoi l'administration supérieure ne tenterait-elle pas de créer dans ces écoles un mouvement analogue à celui qui s'est produit, ces dernières années, dans nos lycées et d'y acclimater les mêmes jeux. A bien des points de vue, intellectuellement, moralement, physiquement même, ce serait là une réforme désirable.

Pendant les récréations, chaque groupe de promeneurs est formé, à quelques exceptions près, d'élèves originaires d'un même département. Le vocabulaire pittoresque de l'école devait naturellement se donner libre carrière pour désigner ces régionaux un peu exclusifs. Les Bretons sont nommés « Brels »; les Orléanais et les Périgourdiens, en l'honneur de leur produit le plus réputé : « Truffards »; les Normands, qui ne passent pas pour dénouer volontiers les cordons de leur bourse, répondent — ou plutôt ne répondent pas — au nom de : « Crochus »; les Pyrénéens sont les « Ours »; les Limousins, les « Loups » et — suprême honneur — les jeunes gens originaires du département de Seine-et-Marne ne sont connus à l'école que sous le qualificatif « d'anguillards ». C'est le triomphe de la matelote.

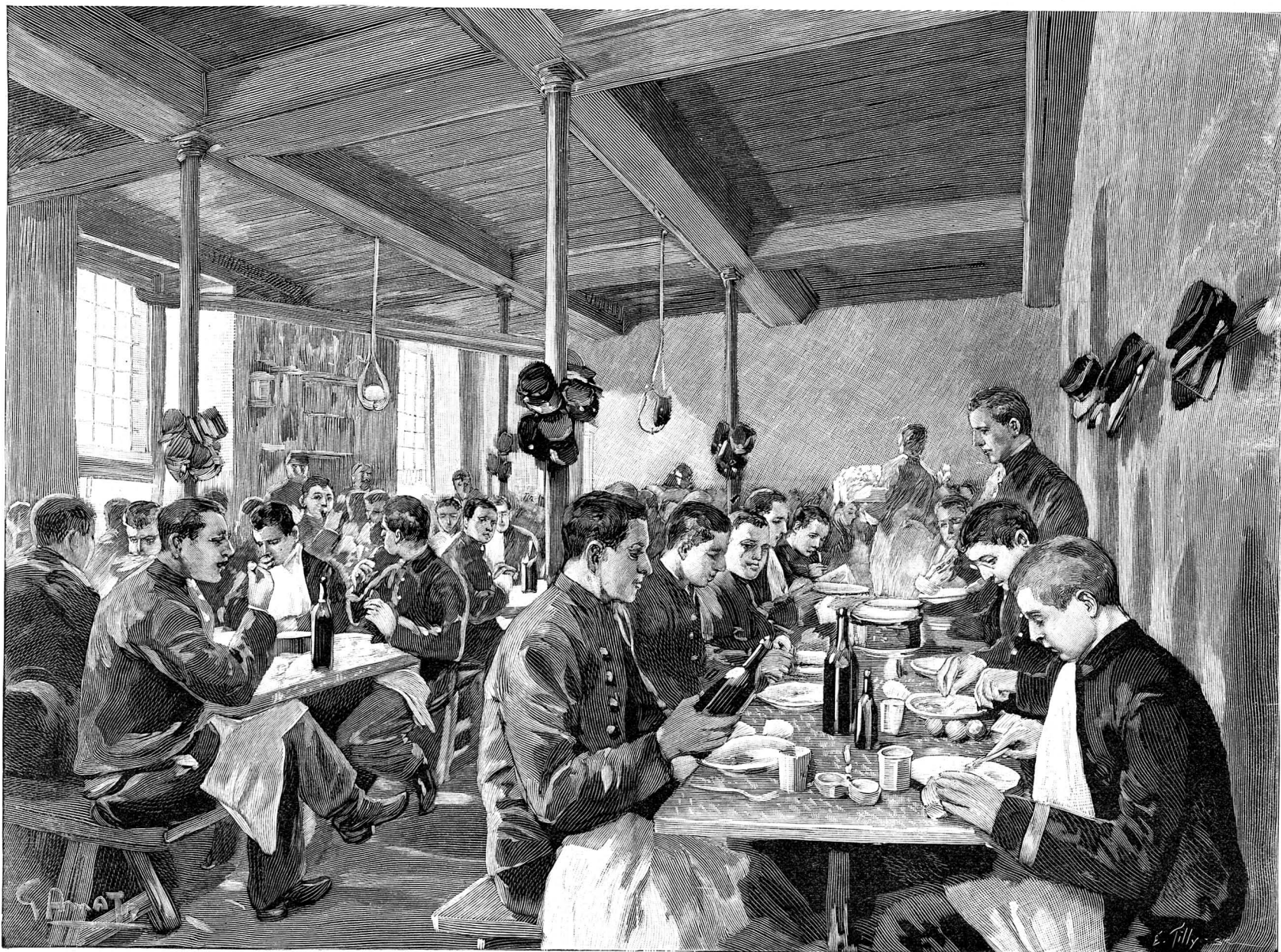
Puisque nous citons quelques termes de l'argot de l'école, ajoutons que l'atelier d'ajustage s'y traduit : « dérouille », parce qu'on y polit et repolit sans cesse; et celui de la fonderie : « lapinerie »; la terre n'y est-elle pas pétrie, creusée, éventrée dans les moules? Dans le même esprit, on l'appelle aussi : « taupinerie ».

Le plus souvent, cet argot, comme tous les argots qui se respectent, est essentiellement elliptique. Un pantalon devient un « pantal's »; un chapeau : un « panam's »; le tambour, c'est le « tab's »; le ragoût : le « ratzo », et le succulent repas du dimanche, objet de la sollicitude de l'économiste, c'est la « fin's ».

La discipline est en somme assez douce et n'a pas les rigueurs de celle que nous avons tous connue, à nos dépens, au collège ou au lycée. Pas de silence perpétuel dans les mouvements; pas d'obligation de défiler deux à deux, comme des canards, et même autorisation, pour les gros mangeurs dont l'appétit n'a pas été satisfait par les « ratzo », de grignoter un morceau de pain, au son du tambour.



Les « mouvements ».



Le réfectoire.

En dépit de la rareté des récréations, certains élèves, poussant peut-être à l'excès cette indolence et aussi ce préjugé qui leur fait considérer tout jeu comme indigne d'eux et bon pour des gamins, vont les passer dans la bibliothèque, dont la voûte gothique — prolongement de celle du cloître — semblerait plutôt devoir protéger les patientes recherches de savants bénédictins que les lectures de ces jeunes gens, fuyant le plein air.

Toutefois, à l'approche des examens, la bibliothèque est, à bon droit, envahie; il s'agit d'obtenir un bon rang au concours; et, comme cette heure supplémentaire ne suffit pas, il en est qui, trompant la surveillance de l'adjutant, vont, la nuit venue, travailler au lavabo, tandis que d'autres, ayant fabriqué un porte-bougie avec un fil de fer, la flamme protégée par un morceau de carton, repassent telle ou telle question, dans leur lit.

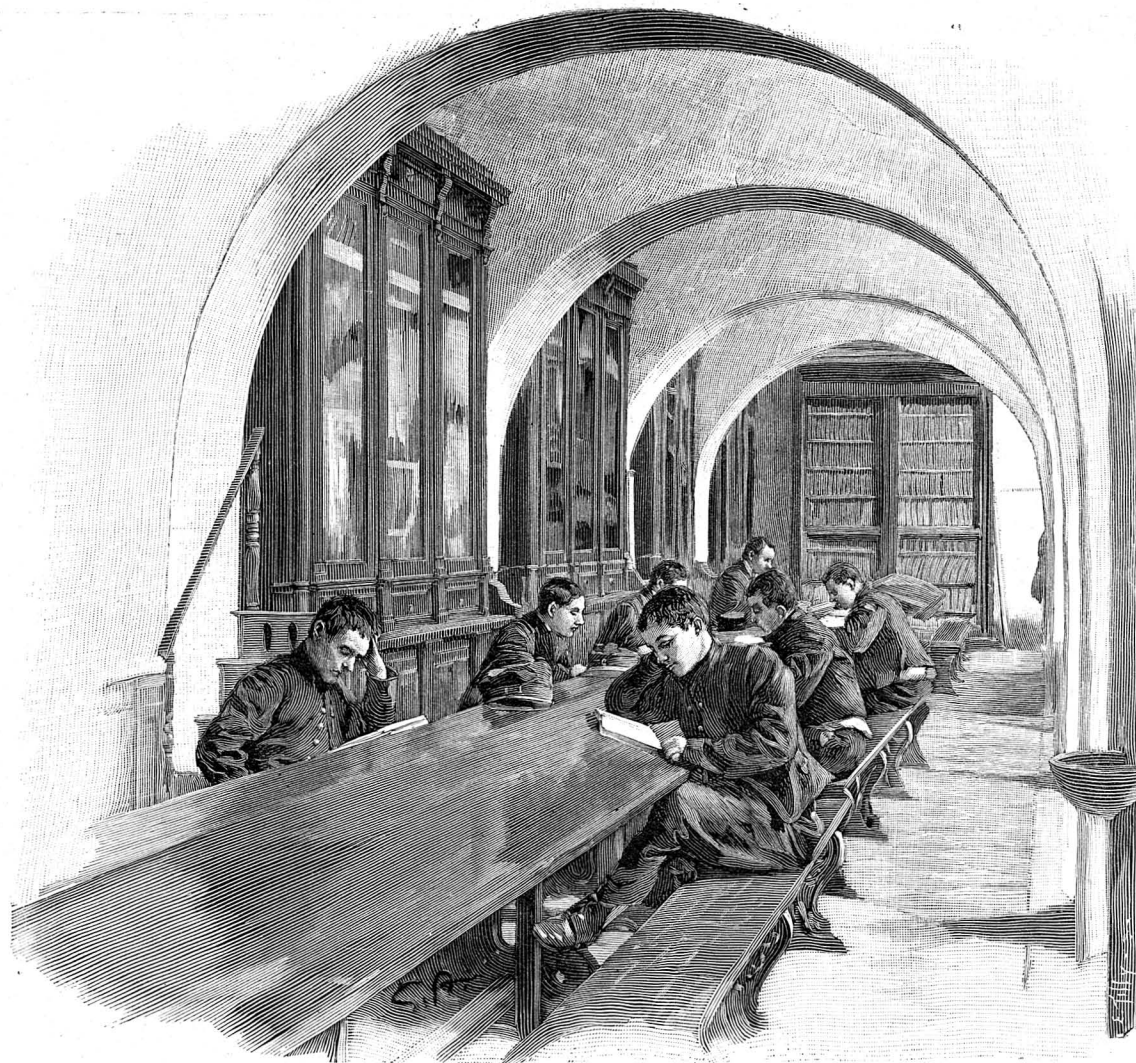
Enfin, voici les examens passés; il s'agit de célébrer dignement cet événement; plus d'études, plus de cours, plus de séances à l'atelier, pendant deux mois! A l'unanimité, l'« enterrement de la Mécán's » est décrété.

La cour des Cloîtres est le théâtre de cette fête annuelle. Ses arbres, ses fenêtres sont ornés de centaines de lanternes vénitienne; le toit même de la vieille chapelle en est paré. Le soir venu, l'illumination faite, la fanfare joue ses quadrilles les plus endiablés, tandis que « Loups et Ours », « Crochus et Bret's » fraternisent entre eux et dansent la « cannibale » ou la « zim zim » dont on chercherait vainement la description, dans le plus complet des traités de danse.

Puis, le cortège s'avance. L'ingéniosité des plus habiles dessinateurs et des plus adroits ajusteurs en a constitué les divers éléments; chaque année, les dernières découvertes de la science viennent y apporter la note nouvelle. Voici le corbillard de la Mécán's: aucune fleur ne le pare; on le suit en chantant; voici un tramway électrique, avec trolley, s'il vous plaît, mécanicien, voyageurs, et même réclame pour le fameux guignolet X, la gloire d'Angers. Après lui, s'avance un éléphant, une tour Eiffel, une forge, un moulin à vent, etc. Quand le cortège a ainsi longtemps circulé à travers les cours de l'école, on fait un bûcher de tous ces ingénieux appareils, on place au milieu le corbillard de la Mécán's et on y met le feu, tandis qu'une ronde de trois cents gaillards de quinze à dix-huit ans, chante et se trémousse autour de cet autodafé.

C'est la jeunesse, la jeunesse éternelle, qui reprend ses droits, après tant de longs mois de contrainte volontaire!

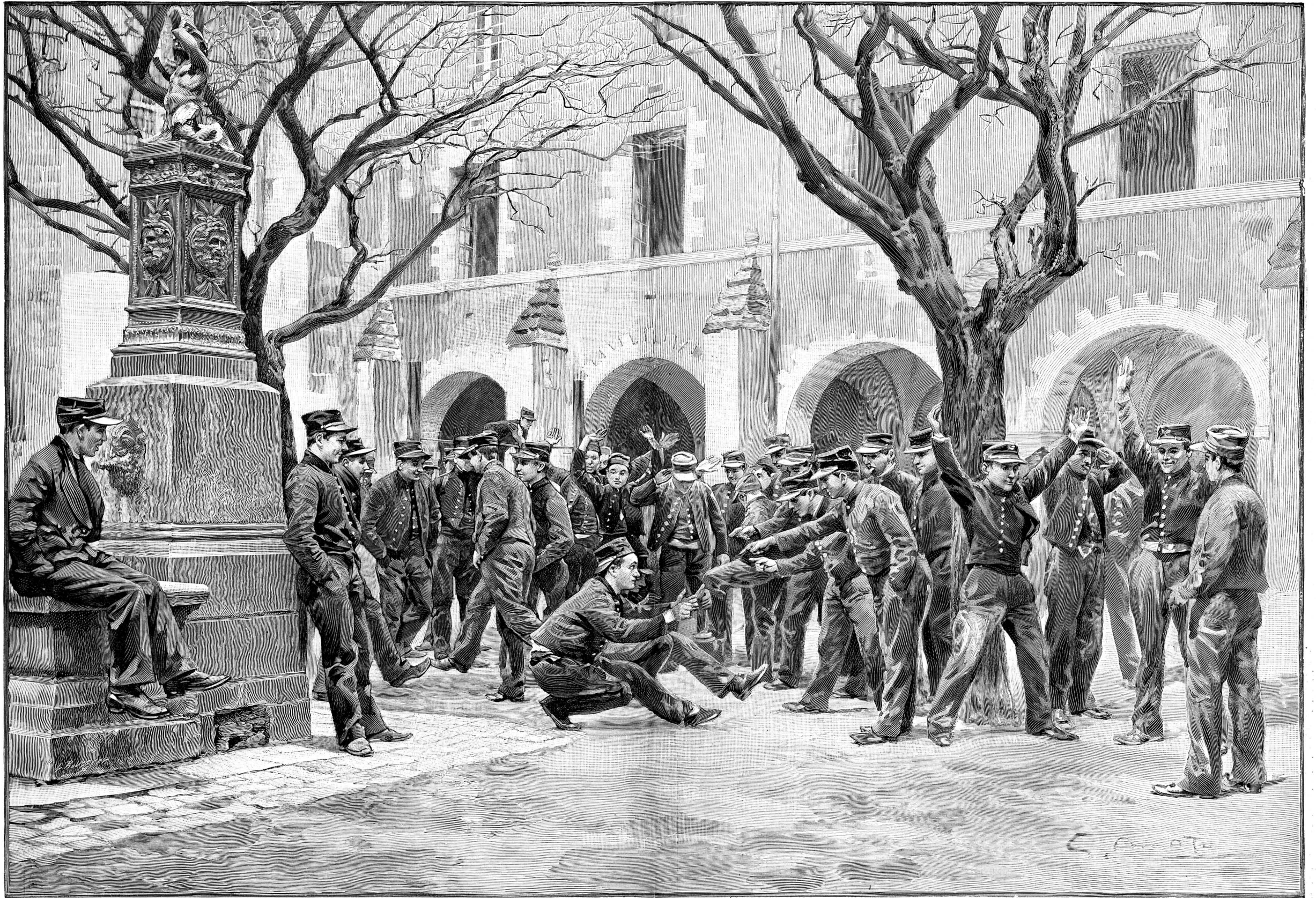
JEAN ROSEYRO.



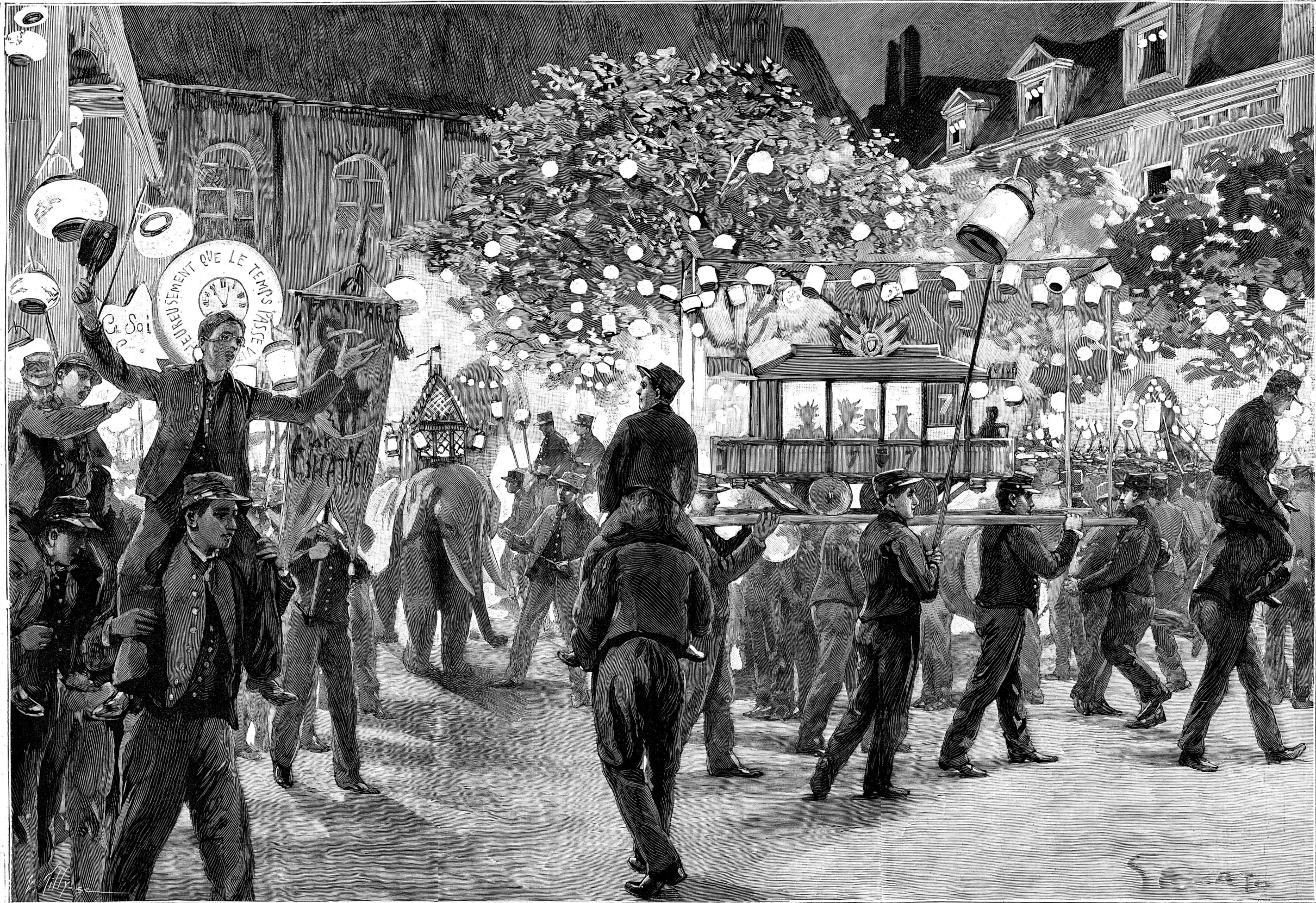
La bibliothèque.



Le travail de nuit.



LES ÉCOLES D'ARTS ET MÉTIERS : Angers. — La récréation.



LES ÉCOLES D'ARTS ET MÉTIERS : Angers. — L'enterrement de la « mécan's ».

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Science. — Voyages.

La Révolution française vue de l'étranger : Mallet du Pan à Berne et à Londres, d'après une correspondance inédite, par François Descostes. 1 vol. in-8°, orné d'un portrait. Mame, 7 fr. 50.

Mallet du Pan était un Suisse très sage et de beaucoup d'esprit, qui, spectateur attentif de la Révolution française, s'était chargé d'en raconter et d'en expliquer les épisodes à diverses cours étrangères, tout comme Grimm et d'autres avaient fait, vingt ans auparavant, pour les épisodes de notre vie littéraire et mondaine. Les lettres que vient de découvrir M. Descostes paraissent avoir été destinées, à la fois, au cabinet de Lisbonne et à celui de Turin : elles ne le cèdent ni en intérêt, ni en importance historique, aux correspondances de Mallet du Pan publiées jadis par Sayous et M. André Michel, et peut-être même y trouverait-on, çà et là, des vues plus profondes ou plus développées. Mais le malheur de ces nouvelles lettres est de venir après les autres, et ainsi de contenir, forcément, maintes répétitions : ce qui n'empêche pas que M. Descostes aurait mieux fait, peut-être, de les publier simplement dans leur suite, au lieu d'entremêler sans cesse à ses citations toute sorte de commentaires assez inutiles. Son livre n'en reste pas moins un document des plus précieux, indispensable désormais à toute personne qui voudra étudier l'histoire de la Révolution. Puisse-t-on seulement, en le lisant, ne point perdre de vue que Mallet, avec toute sa sagesse et tout son esprit, avait au fond du cœur la haine de la France, et que par là l'impartialité de ses jugements s'est toujours trouvée quelque peu diminuée, comme aussi la valeur des emprunts que lui ont faits Taine et tant d'autres historiens, dans ces derniers temps !

L'Alliance autrichienne, par le duc de Broglie. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à faire l'éloge des études de M. le duc de Broglie sur la diplomatie française au dix-huitième siècle. Pleines de faits et d'idées, courtes, simples, vivantes, elles n'ont pas, il est vrai, l'allure scientifique et le ton doctoral qui est aujourd'hui de mode chez les historiens de l'école universitaire ; elles ont le malheur d'être agréables à lire ; mais peut-être le malheur n'est-il pas bien grand. Et si le nouveau livre de l'éminent historien, par exemple, a le charme, la variété, l'intérêt d'un roman, s'il abonde en jolis portraits, en petits tableaux finement esquissés, si chaque personnage nous y est montré avec sa figure propre et dans son milieu spécial, tout cela n'empêche point que le sujet traité ne soit d'une extrême importance historique, et pour la première fois nous connaissons au juste, grâce à M. le duc de Broglie, les véritables causes comme aussi la véritable portée du fameux traité d'alliance conclu, en 1756, entre Louis XV et Marie-Thérèse.

Montmartre, par Georges Renault et Henri Chateau ; illustrations de Willette, Steinlen, Léandre, etc. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

La Butte et ses moulins, ses rues montueuses et ses églises, ses cabarets fameux et fumeux, ses chansonniers et ses artistes, l'histoire et la légende de Montmartre, c'est tout cela qu'ont tenté de nous raconter deux écrivains montmartrois. Entrepris des plus intéressantes, à coup sûr, et qu'on ne saurait trop se réjouir de voir mener à bien ! Mais, hélas ! ni M. Renault ni M. Chateau n'ont su donner à leur petit livre le parfum d'érudition et de fantaisie que l'on aurait désiré y trouver. Peut-être la faute en est-elle à ce qu'ils sont tous deux très jeunes, et mêlés de trop près à cette bohème dont ils nous vantent à tout propos, et souvent même hors de propos, le léger scepticisme et la verve gouailleuse. Dieu nous garde, après cela, de leur reprocher leur belle jeunesse ! Mais quand on est si dédaigneux de toute science, pourquoi choisir un sujet où le « document » ne saurait être négligé, et qui demande tant de soin avec tant de travail ? Et pourquoi aussi — ajoutons-le en passant — pourquoi rééditer, dans un chapitre consacré à « Montmartre religieux », de si misérables plaisanteries de rapin d'il y a vingt-cinq ans sur « les jeunes nonnes » et « les vieilles soutanes » !

Croquis de Grèce et de Turquie (1896-1897), texte et dessins par Henri Avelot. 1 vol. in-8°, orné de 34 grav. Mame, 2 fr.

C'est avec un pitié mêlée de mépris que M. Henri Avelot nous rappelle le laconisme ingénu de ce touriste qui, en sortant de l'Alhambra, écrivait sur son carnet de voyage : « J'ai vu le palais de Grenade et j'en ai été satisfait. » Et pourtant n'est-ce pas là un modèle de bon style, et que l'on serait tenté de proposer en exemple à maints auteurs de récits de voyages, voire même parfois à M. Avelot, dont la verve toute parisienne ne laisse pas d'avoir des écarts un peu hors de propos ? A quoi nous sert, notamment, d'apprendre en de si longues pages que « le cœur d'Athènes affecte la forme d'un triangle », ou que le prince Georges « a des formes de lutteur antique » ? Et l'on trouve bien aussi, dans ce petit livre, des observations intéressantes sur les sites et les mœurs de l'Hellade, sur les affaires d'Arménie et la fameuse « question d'Orient » ; mais encore aurions-nous désiré connaître davantage, sur tous ces sujets,

l'opinion personnelle de M. Avelot, au lieu de celle des excellents auteurs, ses devanciers, qu'il se plaît à citer, avec une modestie, d'ailleurs, tout à fait exemplaire.

La Physiologie de la femme, par Paul Mantegazza, professeur d'anthropologie et sénateur du royaume d'Italie. 1 vol. in-18, Librairie Illustrée, 3 fr. 50.

« Nous avons des monographies complètes sur le ver à soie, sur le hanneton, et sur les chats ; mais nous n'en avons pas sur la femme. » C'est M. Mantegazza qui nous l'affirme, avec sa double gravité d'anthropologue et de sénateur, et aussitôt il se met en devoir de combler cette lacune, bien fâcheuse en effet, à grand renfort de réflexions profondes ou piquantes. Il se préoccupe d'abord, par exemple, de savoir si « la femme est un ange ou un démon ». Elle n'est, suivant lui, ni un ange ni un démon, mais simplement la « femelle de l'homme ». Puis, ce difficile problème ainsi résolu, il étudie « le sexe des crânes », « la longueur relative de l'index et de l'annulaire chez les plus belles dames italiennes », etc., pour aboutir enfin à un portrait idéal de « la femme de l'avenir », qui ne sera, à l'en croire, « ni maigre, ni névrotique », mais plutôt quelque chose comme « la Vénus du Capitole ». Voilà qui est parfait, et qui achèvera de nous donner, en France, une haute idée tant du sérieux que de l'originalité scientifique des « anthropologues » transalpins !

Roman.

Abstar, par F. Laurent Maystre. 1 vol. in-12. Imprimerie Robaudi (Nice), 2 francs.

Voici un roman bien moderne. D'abord, il est court, ne dépassant pas cinquante-six pages d'un tout petit format, y compris les en-têtes, les culs-de-lampe, et les pages blanches entre les chapitres. C'est de plus un roman à la fois fantaisiste et familier, sentimental et ironique, comme nous les voulons à présent. Et c'est enfin le roman d'un homme de lettres, puisque aussi bien l'usage est désormais que les romanciers ne racontent plus d'autres histoires que la leur propre et celle de leurs confrères. Nous pourrions ajouter qu'*Abstar* est écrit d'une façon assez prétentieuse, avec des tours de phrase tour à tour trop compliqués et trop simples, et que par là encore il est un signe des temps. Mais la vérité est que, malgré tout cela, nous aurions négligé de parer de ce tout petit livre, si nous n'avions pas cru y découvrir, sous mille affectations des plus déplaisantes, un très réel talent d'observation et de style. L'auteur est sans doute un jeune homme ; puisse-t-il se défaire de son modernisme, et mettre dans ses livres un peu plus de lui-même, au risque de les faire de quelques pages plus longs !

Les Rozenfeld, histoire d'une famille juive : I, la Tribu d'Isidore, par Victor Joze. 1 vol. in-18, Antony, 3 fr. 50.

L'auteur de ce roman se moque peut-être un peu de nous lorsqu'il nous prévient qu'il n'a pas l'intention d'écrire des pamphlets, et que même personne n'admire plus que lui les précieuses vertus de la race sémitique : car on voit tout de suite, dès qu'on entre dans la lecture du roman, que ces vertus se ramènent, pour lui, à l'amour de l'argent, à un manque absolu de scrupules moraux, et à un heureux mélange de ruse et de platitude. Ce sont bien des « pamphlets » qu'il nous offre, sous prétexte de nous décrire « l'histoire naturelle et sociale » d'une famille juive ; et il n'y a point de si farouche antisémite qui puisse prendre tout à fait au sérieux, par exemple, le récit des ignobles trahisons de son Judas Rozenfeld. Mais, cela dit, on ne saurait nier qu'il apporte à son réquisitoire une verve très amusante, une extrême variété d'imaginaires romanesques, et même une connaissance très approfondie des mœurs, des traditions, et de la condition de vie des Juifs en Pologne.

Galafieu, par Henry Fèvre. 1 vol. in-18, Stock, 3 fr. 50.

Ceux qui aiment à voir la vie en beau, dans les livres, feront bien de ne pas lire le roman de M. Fèvre : car, avec ses apparences de moquerie, il est au fond très triste, et ne nous montre que des âmes assez misérables. Mais il nous les montre avec une âpreté si amère, avec tant de justesse dans l'observation, et parfois avec une ironie si féroce que personne, en tout cas, ne pourra trouver banale cette peinture fidèle, trop fidèle peut-être, de quelques types de déclassés de notre société d'à présent. Adrien Galafieu, en particulier, le héros du livre, est un type de « raté » tout à fait réussi, et M. Fèvre a mis un talent des plus personnels à nous le faire voir errant à la dérive, le long de la vie, ennuyé et inutile, pour échouer enfin dans un anarchisme le plus ployable du monde. Et si l'on sent trop, par instants, dans le style de cette peinture, l'influence de Vallès et de son *Jacques Vingtras*, ce ne sont point là, après tout, des modèles à dédaigner, ni qu'on puisse se plaindre de voir trop souvent imités.

Le Collier de cheveu. — Le Drame de Roche-grise, par Louis Létang. 2 vol. in-18, Calmann-Lévy, chaque 3 fr. 50.

M. Louis Létang ne se pique pas de littérature, ou tout au moins il aurait grand tort de vouloir s'en piquer, car ses romans appartiennent à l'espèce du roman-feuilleton le plus caractérisé, avec aventures se poursuivant d'un volume à l'autre, meurtres mystérieux, disparitions d'enfants, et il n'y a pas jusqu'au trésor du rajah qu'on n'y retrouve, ou plutôt qu'on n'y recherche, ce qui mêle des souvenirs de Méry et

de M. Jules Verne aux vieilles traditions de Paul Féval et de Gaboriau. Mais, pour n'être pas littéraires, ce n'en sont pas moins d'excellents romans, très adroitement combinés, pleins d'épisodes imprévus, et écrits même avec beaucoup plus de soin que n'en comporte l'ordinaire du genre. La partie indienne du *Drame de Roche-grise*, surtout, témoigne d'une étude très consciencieuse des paysages et des mœurs exotiques, et l'épisode de la mort de l'héroïque Koli-Noor a de quoi faire frémir les lecteurs même les plus incrédules.

Le Roman de l'ouvrière, par Charles de Vittis. 1 vol. in-16, illustré, Mame, 3 fr.

Germaine d'Orchamps, l'ouvrière annoncée dans le titre de ce roman, est une belle jeune fille qui a perdu ses parents, sa fortune, et que son fiancé a abandonnée. Mais c'est aussi le modèle de toutes les vertus : et quand elle vient s'installer dans un quartier pauvre pour y entreprendre le métier de dentellière, sa passion de la charité a autant de part que son besoin d'argent parmi les motifs qui lui dictent cette résolution héroïque. Elle finit d'ailleurs par se marier avec un beau jeune homme, noble et riche, qui, connaissant l'existence d'un acte qui lui assurait à elle-même une grande fortune, trouve parfaitement naturel de ne lui en rien dire pendant deux ans, afin de l'éprouver, et de savoir au juste si elle est la créature idéale qu'il a rêvé d'épouser. Tout cela, comme on voit, est un peu invraisemblable, mais bien digne de figurer dans la collection des *Romans honnêtes*. Et il y a même, dans cette histoire d'une ouvrière d'opéra-comique, deux ou trois épisodes d'une émotion assez agréable.

Poésie.

Poèmes romanesques, par A. Gisaïde. 1 vol. in-16, Lemerre, 3 francs.

On ne peut pas dire que M. Gisaïde fasse bien les vers ni qu'il les fasse mal : ou plutôt ce que l'on peut en dire, c'est qu'il les fait moins bien que M. de Bornier et mieux, cependant, que M. Dubout. Il est d'ailleurs, comme ces maîtres, surtout un poète dramatique, et il s'est même, en cette qualité, avisé d'une invention tout à fait curieuse. Il a imaginé de résumer en quelques lignes de prose, sous forme de prologue, en tête d'un de ses drames, toute une série d'événements qui constituent, dans leur ensemble, l'*exposition* complète du drame : de telle sorte qu'il lui suffit ensuite d'en mettre en vers le dénouement, et que le lecteur a cependant l'impression d'avoir assisté à un drame complet. Quoi de plus simple ? Et comme il est regrettable que Corneille et Racine n'aient pas connu un procédé qui leur aurait épargné tant de fatigues pour l'exposition de *Rodogune* ou d'*Iphigénie* !

Les Malinales, par Paul Reboux. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr.

Un des principaux poèmes de ce volume est intitulé *Monsieur dort*, et porte en épigraphe, tout de suite au-dessous du titre : « Ne l'éveillez pas ! (Michel Ange). » Peut-être M. Reboux aurait-il pu se dispenser de réveiller Michel Ange lui-même dans cette occasion ; et cet exemple fera comprendre ce qu'il y a dans ses vers d'un peu gênant, comme par l'effet d'une certaine disproportion entre les aspirations du poète et le résultat qu'il obtient. Avec des visées lyriques, la muse de M. Reboux est toute familière, une muse de chansonnier : fort aimable d'ailleurs, quand elle consent à rester elle-même et à nous offrir de simples chansons.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le tour du monde en 33 jours. — Le prince Chilkow, ministre russe des voies de communication, au retour d'un voyage d'étude en Amérique, pense qu'après l'achèvement du Transsibérien, il sera possible de faire le tour du monde en 33 jours. Cette évaluation suppose, bien entendu, l'usage des paquebots et des trains les plus rapides.

Voici comment un tel voyage serait alors prévu :

De Brème à Pétersbourg, chemin de fer.....	1 jour 1/2
De Pétersbourg à Vladivostock, chemin de fer, 48 kil. à l'heure.	10 —
De Vladivostock à San-Francisco, paquebot.....	10 —
De San-Francisco à New-York, chemin de fer.....	4 — 1/2
De New-York à Brème, paquebot.....	7 —
	33 jours.

Actuellement, on estime ainsi qu'il suit la plus courte durée d'un voyage autour du monde :

New-York à Southampton.....	6 jours
Southampton à Brindisi (par Paris).....	3 — 1/2
Brindisi à Yokohama (par Suez).....	42 —
Yokohama à San-Francisco.....	10 —
San-Francisco à New-York.....	4 — 1/2
	66 jours.

On voit que le tour du monde en 80 jours presque fantaisiste il y a quelque vingt ans, est dès maintenant à mettre avec les histoires de diligences.

Production annuelle de la Monnaie de Paris. — L'année 1896 a vu inaugurer, à la Monnaie de Paris, un bâtiment créé et aménagé

tout exprès, la nouvelle « Monnaie des médailles ». Le Service des travaux y est aussi entré en possession de deux nouveaux ateliers monétaires qui ont permis de mener à bien des fabrications françaises, coloniales et étrangères d'une importance exceptionnelle. On avait évalué à 40 0/0 l'accroissement probable de production de la Monnaie de Paris ainsi reconstituée. Cette prévision a été dépassée, comme on le voit dans le tableau ci-dessous, qui comprend les pièces françaises, coloniales et étrangères, et fait connaître, au total, leur poids, leur valeur et leur nombre. En faisant le produit de ces trois facteurs, et en prenant la racine cubique

de ce produit ($\sqrt[3]{P \times V \times N}$), on obtient un chiffre qui est considéré par M. A. de Foville, le directeur de la Monnaie, comme représentant le travail réalisé :

	Poids des pièces. (Mille kilos.)	Valeur des pièces. (Mille francs.)	Nombre des pièces. (Mille pièces.)	Travail réalisé.
1880.....	20,0	0,2	2,5	2
1881.....	79,3	13,8	15,3	27
1882.....	293,6	17,3	39,8	58
1883.....	106,8	11,7	32,2	45
1884.....	59,5	17,8	8,2	21
1885.....	91,9	8,5	11,4	21
1886.....	163,9	43,7	15,1	48
1887.....	193,5	53,3	23,8	60
1888.....	115,5	12,5	22,3	32
1889.....	75,1	24,5	7,3	24
1890.....	35,6	23,0	6,5	17
1891.....	214,4	45,0	30,1	66
1892.....	158,2	30,0	26,2	50
1893.....	109,4	61,0	17,5	49
1894.....	226,1	33,0	46,0	70
1895.....	351,3	158,0	54,3	144
1896.....	769,8	339,9	62,5	227
1897.....	974,2	342,9	112,6	335

Les chiffres relatifs à l'année 1897 sont encore hypothétiques. Ils ont été obtenus en doublant la production du premier semestre.

Les céréales en 1897. — Les évaluations approximatives, publiées par le ministère de l'Agriculture, de la récolte de blé, d'orge et d'avoine en France pour 1897, donnent les chiffres suivants :

Blé.....	88.556.890 hectolitres.
Orge.....	15.542.210 —
Avoine.....	87.016.990 —

La récolte de blé serait donc la plus faible depuis l'année 1892. En 1896 et en 1895, les quantités obtenues étaient voisines de 120 millions d'hectolitres.

La récolte d'orge n'est que de peu inférieure aux récoltes des trois années précédentes, qui ont varié de 16 à 17 millions d'hectolitres.

Quant à la récolte d'avoine, elle est assez médiocre, celle de l'année 1893 ayant dépassé 92 millions d'hectolitres, et celle de 1895 s'étant élevée à près de 95 millions d'hectolitres. En 1893, le résultat avait été également mauvais, et n'avait pas dépassé 62,561,524 hectolitres ; mais en 1891, la récolte, magnifique, avait atteint le chiffre de 106,145,172 hectolitres.

La surface ensemencée de froment cette année était de 6,544,860 hectares, inférieure de près de 330 hectares à celle de l'année dernière.

La surface ensemencée en orge était de 883,993 hectares, et celle ensemencée en avoine, de 4,043,260 hectares.

Ajoutons à ces résultats ceux relatifs au mélange (mélange de seigle et de froment), dont la récolte a été de 3,219,650 hectolitres contre 4,130,481 en 1896 ; et ceux relatifs au seigle, dont la récolte a été cette année de 17,564,050 hectolitres, contre 21,464,730 hectolitres en 1896.

En somme, médiocre année pour les céréales, dont les récoltes ont été, sur toute la ligne, inférieures à celles des années précédentes.

Le caviar américain en Europe. — Les premières importations de caviar des Etats-Unis en Europe remontent à 1867. Le caviar venait de la rivière Delaware, qui fournit encore la moitié des exportations.

Une bonne moitié du caviar américain est consommée dans les restaurants à bon marché de Berlin.

Les autres caviars sont en effet d'un prix qui ne permettrait pas de les faire figurer sur de modestes tables. Le caviar de l'Elbe ne vaut, il est vrai, que 7 fr. 50 le kilo, mais il est de plus en plus rare. Quant au caviar russe, il vaut, qualité moyenne, 25 francs le kilo, et 35 francs pour la qualité supérieure. En outre, le droit de douane est de 1 fr. 85 par kilo.

L'année dernière, le caviar de la Delaware valait sur place environ 3 fr. 60 le kilo.

Détail singulier, le caviar américain vendu aux Allemands est salé avec du sel allemand, qui posséderait, paraît-il, des propriétés conservatrices supérieures à celles du sel américain.

Le réseau télégraphique du globe. — D'après un journal technique allemand, la longueur totale des lignes télégraphiques présenterait aujourd'hui un développement de 7,900,000 kilomètres.

Dans ce total, l'Amérique tient la plus grande place, avec un développement de lignes de 4,050,000 kilomètres. L'Europe n'arrive qu'en seconde ligne, avec un chiffre encore imposant, mais qui n'est guère supérieur à la moitié du précédent : 2,840,000 kilomètres.

Remarquons d'ailleurs que les 292,000 kilomètres des câbles sous-marins n'entrent pas dans les totaux précédents.

La production du sucre dans le monde.

— Il y a quelque dix ans, la production du sucre dans le monde ne dépassait pas 5 millions de tonnes, extraites en parties à peu près égales de la canne et de la betterave, mais depuis cette époque, la fabrication s'est considérablement accrue. En 1894-1895, elle a atteint 7,800,000 tonnes, pour retomber à 6,700,000 en 1895-1896, et remonter à 7,200,000 en 1896-1897.

C'est dans l'Extrême-Orient que l'extraction du sucre de canne est la plus active : les Philippines en fabriquent 230,000 tonnes et Java en donne 500,000. D'autre part, la guerre qui désole Cuba y a fait tomber la production de 1 million de tonnes à 200,000. Le Brésil en a produit 280,000 tonnes dans l'avant-dernier exercice. En Afrique, la Réunion a vu sa production se réduire considérablement depuis une trentaine d'années. Elle ne donne maintenant que 50,000 tonnes, tandis que Maurice, sa voisine, en produit 150,000.

En Europe, il y a quatre gros producteurs de sucre de betterave : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie et la France. Celle-ci tenait le premier rang en 1874-1875 avec une production de 450,000 tonnes. Depuis, cette production s'est presque égalisée dans les quatre pays, mais l'Allemagne est en train de prendre la tête, avec une production de 1,835,000 tonnes en 1895-1897. Chez nous, la dernière campagne n'a produit que 700,000 tonnes, quantité comparable à celle produite par la Russie. L'Autriche-Hongrie a été jusqu'à 930,000.

M. F.-P. Dehérain, qui donne ces chiffres dans son ouvrage sur les *Plantes de grande culture*, remarque à ce propos que, depuis quelques années, la production du sucre dépasse de beaucoup sa consommation, d'un million de tonnes environ. Aussi le sucre qui, en France, valait, en 1880, 60 francs les 100 kilos, ne vaut-il plus guère que 25 francs en ce moment, impôt non compris.

Il n'y aurait qu'un moyen de favoriser la consommation : ce serait de réduire dans une large mesure l'impôt qui actuellement triple le prix du sucre. Mais qui oserait proposer aujourd'hui d'enlever au budget un revenu d'environ 100 millions ?

Les recettes des chemins de fer français. En 1896, se sont élevées à 1,289,400,000 fr., soit 32,700,000 de plus que l'année précédente.

De cette somme, les voyageurs ont fourni 426,9 millions (14,8 millions de plus qu'en 1895) ; la grande vitesse, 125,5 millions (4 millions de plus qu'en 1895) ; la petite vitesse, 715,9 (12,1 millions de plus qu'en 1895), et les recettes annexes 21,1 millions (1,4 million de plus qu'en 1895).

Les dépenses s'étant élevées à 655,5 millions (1,5 million de plus qu'en 1895), il reste un produit net de 623,9 millions, supérieur de 31,2 millions à celui de l'exercice précédent.

Le taux de rémunération du capital a été de 3,95 0/0.

Dans la même année 1896, d'après une étude comparée de M. Colson, les voyageurs des chemins de fer anglais ont fourni 796 millions de francs, et ceux des chemins de fer allemands 507 millions ; la grande vitesse anglaise a produit 147 millions, et la grande vitesse allemande 54 millions ; la petite vitesse anglaise 1,111 millions, et la petite vitesse allemande 1,229 millions.

Au total, y compris les recettes annexes, le produit des chemins de fer anglais a été de 2,163 millions et celui des chemins de fer allemands de 1,869 millions.

Statistique internationale des valeurs mobilières. — Au Congrès international de statistique qui vient de se tenir à Pétersbourg, M. Neymark a donné le relevé suivant des valeurs mobilières pour les principaux pays :

	Milliards de francs.
Angleterre.....	182,6
Pays-Bas.....	13,6
Belgique.....	6,1
Allemagne.....	92,0
Autriche.....	24,5
Italie.....	17,5
Roumanie.....	1,2
Norvège.....	0,7
Danemark.....	2,7
France.....	80,0
Russie.....	25,4

Les valeurs cotées et négociées sur les diverses places européennes représentent une valeur totale de 450 milliards.

Le téléphone en France. — On compte actuellement en France 112 villes pourvues de téléphones urbains, avec 18,200 abonnés, soit, pour 6 millions d'habitants que représentent ces villes, un abonné sur 300 habitants.

Sur ces 18,200 abonnés, Paris en réclame 9,660, plus de la moitié du total.

Toutefois, ce n'est pas à Paris que le téléphone est le plus employé, car tandis que dans la capitale on ne trouve qu'un abonné sur 253 habitants, on en compte 1 sur 120 à Cannes, 1 sur 292 à Saint-Quentin et à Grasse, 1 sur 215 à Menton, 1 sur 274 à Sedan, 1 sur 256 à Reims, 1 sur 198 à Fourmies, 1 sur 294 à Roubaix, 1 sur 222 à Tourcoing, etc.

Au 1^{er} janvier 1896, le développement total des fils téléphoniques français était de 21,019 kilomètres de fil aérien et de 84,796 kilomètres de lignes souterraines. Il y avait 410 stations centrales ou bureaux téléphoniques, 862 cabines publiques (dont 114 à Paris), 83,885 postes privés (dont 17,533 à Paris).

Le nombre des communications s'est élevé à

74 millions pour toute la France, pendant l'année 1895.

En Allemagne, dans le même exercice, ce nombre des communications a atteint 424 millions, et en Suisse, dont la population est dix fois moindre que la nôtre, il s'est élevé à 14 millions et demi.

Enfin, en France, la dépense pour 1895 a été supérieure à 10 millions, et la recette n'a pas dépassé 9 millions.

Les accidents de chemins de fer en Angleterre. — D'après le rapport général du *Board of Trade*, le nombre des voyageurs tués sur les chemins de fer anglais, en 1896, a été de 93 ; en outre, 1,586 voyageurs ont été blessés.

Ces chiffres comprennent les accidents dus à l'imprudence des voyageurs et ceux qui sont imputables aux compagnies.

Dans le personnel, on compte 417 tués et 3,986 blessés.

Enfin, sous la rubrique « Autres personnes » sont rangés 468 tués et 297 blessés.

Au total ; 1,006 tués et 5,877 blessés.

Il y a lieu, d'ailleurs, d'augmenter ces chiffres de 85 et 1,002 pour les accidents survenus sur les dépendances des chemins de fer, mais en dehors du mouvement des trains.

Le nombre des voyageurs transportés ayant été, non compris les porteurs de billets de saison, de 980 millions (50 millions de plus qu'en 1895), la proportion des voyageurs tués est de un pour dix millions de voyageurs, et celle des blessés, de un pour 618,000 voyageurs.

Navire-bac pour le transsibérien. — Un navire-bac, destiné à assurer la traversée du lac Baïkal aux trains du transsibérien, est actuellement en construction à Londres.

Ce navire, qui servira en même temps de brise-glace, mesurera 88 m. 30 de longueur sur 17 m. 30 de largeur. Il jagera 4,200 tonnes, et une machine de 3,750 chevaux-vapeur actionnant trois hélices permettra de lui donner une vitesse de 13 nœuds.

Le pont supérieur pourra recevoir un train de 25 voitures.

Le trajet de ce bac sera de Listwitschoïe (la station terminus future sur la rive occidentale du lac Baïkal) à Myssowoiä (la station future sur la rive orientale).

On compte d'autre part que le navire pourra briser de la glace de 1 mètre d'épaisseur. Des dispositions rappelant celles du fameux *Fram* seront prises pour le protéger contre la pression des glaces.

La betterave aux Etats-Unis. — Voici que la culture des céréales, qui a été poussée si activement en Amérique, va subir un ralentissement notable sur la côte de l'Atlantique. Les fermiers de l'Est des Etats-Unis se trouvent en effet, dès maintenant, vis-à-vis des cultivateurs de l'Ouest, dans la même situation que les agriculteurs européens en face de la concurrence américaine : avec des loyers assez élevés, des terres fatiguées, des exploitations limitées, ils peuvent difficilement lutter contre les prix dont se contente le pionnier des vallées du Mississippi, du Missouri, ou de la Côte du Pacifique, qui a obtenu des terres à bas prix, paye peu d'impôts et cultive en grand, avec des machines, un sol neuf.

Aussi cherche-t-on à vulgariser d'autres cultures plus rémunératrices, et des tentatives récentes ont-elles été faites en vue d'appeler l'attention sur la betterave à sucre.

Les Etats-Unis consomment annuellement environ 2 millions de tonnes de sucre, à raison de 30 kilos par tête ; ils n'en produisent pas 380,000 tonnes, et sont obligés d'acheter à l'étranger ce dont ils ont besoin, ce qui représente un tribut annuel de 4 à 500 millions de francs. Par la culture de la betterave, on pense donc pouvoir arrêter le malaise causé par l'excès de la production des céréales, et retenir dans le pays les sommes énormes qui en sortent chaque année pour les importations du sucre.

Une conférence a été faite dernièrement à Rome, dans le nord-ouest de l'Etat de New-York, à 900 cultivateurs, auxquels on a fait visiter une nouvelle usine, leur promettant que la culture de la betterave leur procurerait un bénéfice net de 200 à 300 francs l'hectare.

Actuellement, dans cinq ou six comtés dont Rome est le centre, la culture de la betterave est commencée.

LA FÉE ÉLECTRICITÉ

La connaissance approfondie des gens et des choses modifie étrangement parfois l'opinion première que nous en avons. Voyez l'électricité. Quel mal n'en pensait-on pas tant qu'elle restait dans les airs, lançant des éclairs, faisant un bruit infernal. Quand, par hasard, elle daignait en grande hâte, descendre sur terre, si vite qu'on n'avait guère le temps de l'éviter, c'était pour faire aux humains mille niches dont la moindre n'était pas de les foudroyer ! Un beau matin, des savants se mettent en tête — qui n'eût cru à une folle entreprise ! — de l'apprivoiser, de lui indiquer les chemins par où elle doit passer les jours où il lui plaît de venir se promener sur notre planète. Et le paratonnerre est inventé. A partir de ce jour l'électricité nous effraya moins, on s'accoutuma à elle. Pourquoi, se dirent quelques esprits hardis, ne l'utiliserait-on pas ?

L'homme fait ce qu'il veut des animaux — le cheval n'est-il pas sa plus belle conquête ? — qui empêche qu'il dirige à son gré cette belle inconnue, l'électricité ? Ce fut, dès lors, à qui arriverait le plus vite à la « domestiquer ». Cela ne tarda pas. Au bout de peu d'années, l'électricité, devenue la « bonne à tout faire » des savants et des inventeurs, n'était plus connue que sous le nom de la Fée Électricité. Et justifiant son nom, elle accomplit des prodiges.

Il y a des pays — l'Allemagne vient en tête avec une forte avance — où l'électricité est partout et sert à tout. Nous avons, en France, des machines-outils mues par la vapeur, le gaz ou le pétrole, des distributions de force motrice fournies par l'eau chaude, l'air comprimé ou la vapeur ; les industriels d'Outre-Rhin ne veulent plus que les électro-moteurs à peine connus de nous. Les moteurs à gaz et à pétrole y sont considérés comme dangereux et coûteux. On les abandonne. La vapeur subit le même sort.

L'électricité est une fée bienfaisante pour de nombreuses catégories d'ouvriers. A Berlin, tailleurs, cordonniers, lingères, couturières, l'ont à leur service. La machine à coudre, si fatale à la santé des femmes, marche sans pédales ; l'électricité la meut.

L'électricité, en Allemagne, trouve son application pour les besognes les plus différentes. Les agriculteurs ont recours à elle pour fertiliser leurs champs, les épiciers (à Stuttgart) pour mouler le café, le poivre ou découper le fromage... Voulez-vous, dans cette même ville du Wurtemberg, du saucisson en rondelles ? Le charcutier pousse un bouton. Le saucisson avance *mécaniquement* sur une planche. Il est découpé *mécaniquement*. Planche et couteau sont actionnés par un électro-moteur, qu'une simple pression sur un même bouton arrête ou met en mouvement. Toutes les forces naturelles disponibles sont réquisitionnées pour créer de la force électrique. Empêchés qu'ils furent de toucher aux magnifiques chutes du Rhin à Schaffouse, qui les tentaient pour cet usage, les ingénieurs allemands ont utilisé celle, si pittoresque, de Rheinfelden, près de Bâle. Une usine électrique est aujourd'hui installée en ce site délicieux. Dans quelques semaines, elle distribuera de l'énergie à des centaines d'usines, notamment pour l'alimentation de fours électriques.

Nombreuses sont aujourd'hui les applications qu'on peut faire de la transformation de l'énergie électrique en chaleur. En France et en Angleterre, les industriels sont parvenus à fabriquer une série d'appareils à usage journalier ; chauffe-plat, chaufferette, chauffe-pieds.

Avec quelques centimes d'électricité (0 fr. 08 à 0 fr. 12) les plats sont maintenant chauds pendant un repas ; il en coûte une dépense égale pour avoir les pieds chauds, une heure durant. Sept à huit minutes suffisent pour cuire un bifteck sur le gril.

Il y a la bouilloire mobile, la bouilloire express. Nous ne parlons pas des appareils de chauffage, dont le modèle le plus courant est le calorifère. Puis les petits appareils d'un usage courant : le chauffe-fer à friser pour les dames, la cuisinière électrique, le fer à souder. On essaie en ce moment dans quelques maisons un chauffe-couteau pour bouchers et nous aurons bientôt le chauffe-fer pour tailleurs, chapeliers et lingères, la poêle à frire, la bassinoire, le pot à colle... Ces instruments ou ustensiles sont en construction ou à l'étude. Le *façeur électrique*, dont on a beaucoup parlé depuis quelques mois mais que personne n'a pu voir encore à Paris parce qu'il n'existait pas, est enfin trouvé ; il en roulera bientôt un modèle dans nos rues.

Faut-il rappeler le rôle que tend de plus en plus à jouer l'électricité pour le transport en commun des voyageurs dans les villes ? En Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Angleterre, en France, les omnibus ou tramways à chevaux sont obligés de céder la place aux tramways à traction électrique. Paris même suit le mouvement. Les projets de tramways pour Paris et la banlieue, à propos desquels des enquêtes sont ouvertes, prévoient l'électricité comme force motrice. Même obligation pour le chemin de fer intérieur de l'Exposition de 1900.

Eclairage, chauffage, force motrice, c'est sous ce triple aspect que se présente actuellement l'électricité avec un cortège d'applications usuelles. Quelles surprises ne nous réserve-t-elle pas pour demain ? N'est-elle pas en train d'opérer tout doucement une révolution dans les conditions d'existence des ouvriers en leur facilitant les moyens de travailler chez eux ? A Saint-Etienne, par exemple, depuis que la force motrice électrique est distribuée à domicile, le sort d'une partie de la classe laborieuse a changé. Plus de travail en fabrique : passementiers, rubanniers, tisseurs restent au logis avec leurs femmes et leurs enfants. Ils sont libres ; la famille d'autrefois, détruite par les exigences de l'industrie moderne, se reconstitue.

La bonne fée Électricité moralise ! D'où vient donc que Paris n'a point de part à ses prodiges ? que la « grand-ville » s'est laissée devancer pour l'installation de l'éclairage électrique public et privé, pour la traction électrique et pour les multiples applications de cette force puissante, par l'étranger d'abord, ensuite par la province ? Un de nos édiles parisiens, M. Charles Bos, en donnera la raison dans un volumineux rapport, rempli de faits et de document inédits, qu'il vient de rédiger pour ses collègues de l'Hôtel de Ville après un long voyage en Europe, rapport qu'il nous a été permis de feuilleter pour fournir à nos lecteurs les renseignements qui précèdent. Cette raison tient tout entière dans le prix de

vente trop élevé du courant électrique à Paris. Aussi l'honorable conseiller chargé de répondre aux demandes de prolongation de concession adressées au Conseil municipal par les Compagnies d'éclairage électrique, posera-t-il, comme première condition de cette prolongation, une diminution très sensible du prix de l'électricité !

Puissent les pourparlers engagés entre ces Compagnies et la Ville de Paris bientôt aboutir.

ALBERT MONTHEUIL.

AGENDA DE LA SEMAINE

La Saint-Luc. — 18 oct., fête des médecins, peintres, sculpteurs, vitriers. — « A la St-Luc, tue tes pourceaux et bondonne bien tes tonneaux. » — On dit ironiquement d'un homme qu'il est « léger comme l'oiseau de St-Luc », cet oiseau étant un bœuf ailé.

Inaugurations. — 17 oct., phare d'Eckmühl. — 18, monument de Mercier, à Châteaudun. — Statue de l'empereur Frédéric, à Wiesbaden. — 19, Ecole supérieure de commerce, à Nancy.

Devant les tribunaux. — 19 oct., D^r Laporte (9^e chambre). — 21 ou 28, Arton et H. Maret (Cour de cassation).

La pêche. — 20 oct., fermeture de la pêche de la truite et de l'ombre-chevalier.

Squares de Paris. — 16 oct., ouverts de 8 h. matin à 6 h. soir, au lieu de 8 à 8.

Bibliothèques. — 16 oct., réouverture des Bibliothèques de l'Institut et du Jardin des Plantes.

Expositions. — Artistique : 17 oct., à Nancy (Amis des Arts). — Pomologique : à Montmorency. — Féline : 22, au Jardin d'Acclimatation (concours de chats souriciers). — Hippiques : 17, à Niort, Gavray (chevaux de fiacres pour Paris) ; 18, Poitiers, St-Just-en-Chaussée. — Exposition de Bruxelles : 16, distribution des récompenses.

Vente. — 17 oct., propriété de François Coppée, à Mandres.

Congrès. — Ornithologique : 20 oct., à Aix (pour la protection des oiseaux utiles). — Révolutionnaire : 21, à Paris, Congrès dit « des jeunes ». — Viticole : à Toulon.

Banquet. — 18 oct., banquet et bal des internes et externes des hôpitaux de Paris. — Banquet offert à M. Bouvard (promu commandeur de la Légion d'honneur).

Carnet du rentier. — 16 oct., coupon des rentes françaises 3 0/0 amortissables à toucher. — Tirages avec lots de 100,000 francs : 20, Paris 1871, Congo 1888 ; 22, Paris 1892.

La Politique. — 16 oct., conférences de M. Gerville-Réache à Châlons-sur-Marne et du vicomte d'Hugues à Condom. — 17, élections d'un député à Vesoul, d'un conseiller municipal à Paris, d'un conseiller général à Montreuil ; discours de M. Bourgeois à Châlons, de M. Waldeck-Rousseau à Reims ; banquet socialiste à Bayonne. — 19, rentrée des Chambres.

Concours du Conservatoire. — 18 oct., piano (hommes) et harpe (hommes et femmes). — 19, déclamation (hommes). — 20, déclamation (femmes). — 21, piano (hommes) et harpe (admissibles). — 22, déclamation (admissibles hommes et femmes).

Examens. — 16 oct., session en Sorbonne des baccalaurés classiques et modernes, et des certificats d'études supérieures. — 18, concours de l'Internat à l'Hôtel de Ville ; bourses de voyage en faveur des Ecoles industrielles (épreuves écrites, dans les chefs-lieux) ; brevet supérieur (filles, Paris). — 19, concours d'organiste-maitre de chapelle (sur l'orgue de St-Vincent-de-Paul). — 21, certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin (Musée pédagogique de la rue Montmartre, 47) ; bourses commerciales de séjour à l'étranger (Paris).

Inscriptions. — 18 oct., Faculté de droit (jusqu'à la fin du mois). — 19, Ecole spéciale d'architecture (dernier jour d'inscription). — 20, Ecole des Chartes (jusqu'au 25 oct.).

Manœuvres militaires. — 16 oct., dernier jour des manœuvres du service de santé des troupes du gouvernement de Paris. — 20, manœuvres de trois jours des régiments de réserve (dans toute la France).

A l'étranger. — 16 oct., le roi de Siam à Madrid. — 18, exposition, à l'Imperial Institute de Londres, des cadeaux du jubilé offerts à la reine. — 19, jour de deuil férié en Portugal, en commémoration de la mort de Dom Luiz, père du roi actuel ; fête à Bâle, en l'honneur du peintre Arnold Böcklin. — 21, anniversaire de Trafalgar en Angleterre.

Solennités religieuses. — 16 oct., messe rouge à la Sainte-Chapelle (rentrée des tribunaux). — Messe anniversaire de l'exécution de Marie-Antoinette. — 17, inauguration à St-Sulpice, sous la présidence de Mgr Vaughan, primate d'Angleterre, de l'archiconfrérie fondée sur l'ordre du pape pour la réunion de l'Eglise anglicane à l'Eglise romaine. — 18, bénédiction, à Dieppe, par le clergé, sur la plage et du haut de ; quais, des marins morts en mer. — Fête turque : 17, prise de Constantinople. — Fêtes israélites : 17, Roschana Rabba ; 18, Schmini Atzereth (fête de clôture) ; 19, Sim'hat Torah (fête de la Loi).

NOS GRAVURES

LA STATUE D'ALEXANDRE III

L'éminent statuaire russe, Marc Antokolski, membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg et correspondant de l'Institut de France, vient de terminer, dans l'atelier qu'il possède à Paris, la statue d'Alexandre III qui lui a été commandée par Nicolas II.

Assis sur son trône, drapé dans le manteau impérial, le front ceint de la couronne, le sceptre et le globe en main, le tsar semble contempler, dans la sérénité de l'au-delà, l'idéal de sagesse, de concorde et de paix qu'il poursuivait de son vivant. Ce morceau est une œuvre tout à fait remarquable où s'affirme une fois de plus la maîtrise de l'auteur des statues d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand, l'une à l'Ermitage, l'autre à Péterhoff.

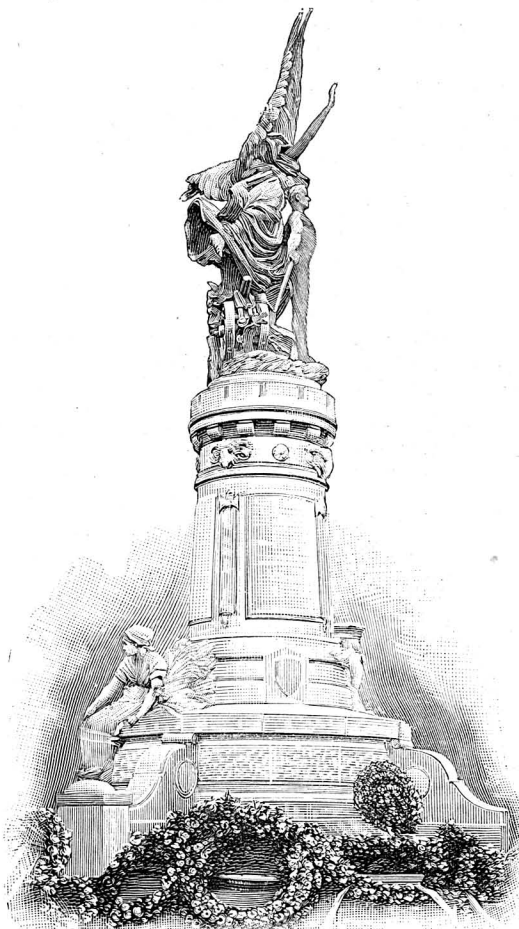
LE MONUMENT DE CHATEAUDUN

On va inaugurer à Châteaudun un monument commémoratif dû au ciseau d'Antonin Mercié. Le groupe, d'une très belle allure, où l'on retrouve les qualités caractéristiques du talent de l'auteur renommé de *Gloria Victis!* et de *Quand même!* se compose de trois personnages symbolisant l'héroïque défense de la ville de Châteaudun, par les gardes nationaux et les francs-tireurs, le 18 octobre 1870.

LE MONUMENT DE CHATEAURoux

On a inauguré à Châteauroux, le 3 octobre, le monument érigé à la mémoire des enfants de l'Indre morts pendant la guerre franco-allemande. Ce monument est l'œuvre du sculpteur bien connu Raoul Verlet et de M. Tournaire, architecte.

Sur un piédestal figurant une tourelle crénelée, un jeune guerrier brandissant une épée de la main droite et tenant de la main gauche le drapeau national, répond à l'appel de la France symbolisée par une Victoire aux ailes éployées, coiffée d'un bonnet phrygien, que surmonte le coq gaulois. La base repose sur un socle revêtu de plaques de bronze où sont gravés, au nombre d'un millier, les noms des défunts originaires des arrondissements de Châteauroux, d'Issoudun, de la Châtre et du Blanc. Assise au bord du socle, appuyée sur une gerbe rustique, une jeune Berrichonne laisse tomber des fleurs. Cette note gracieusement poétique, tempérant la sévérité de la composition, sans en allérer le caractère mélancolique, est une inspiration fort heureuse.



Le monument de Châteauroux.



Le monument de la défense de Châteaudun.

LES THÉÂTRES

Les Trois Filles de M. Dupont ne sont pas de la famille du célèbre M. Dupont de Paul de Kock qui, d'ailleurs, mourut célibataire, autant qu'il m'en souviennent. Elles pourraient en être, à la rigueur, malgré de sérieuses différences dans la physiologie et dans le caractère. Certes, il a coulé de l'eau sous les ponts depuis 1824 et la petite bourgeoisie de nos jours ne ressemble guère à celle de la Restauration. Cependant, le M. Dupont de cette époque vendait à faux poids comme le fait son homonyme de 1897; peut-être y mettait-il plus de bonhomie, voilà la différence. Quant à ses filles, s'il en eût eu, on peut imaginer pour elles des destinées pareilles à celles des héroïnes de M. Brieux, mais avec de tout autres conclusions. Si l'aînée tournait mal, à peine nubile, — un fait vraiment rare, — elle réintégrait la maison paternelle au bout de peu de temps, au lieu de persévérer dans sa faute et de s'en faire une carrière. La cadette, tournée à la dévotion, fût entrée bravement au couvent, et nous n'eussions pas entendu parler de ses regrets à la vie ni de ses amours avortées. Quant à la plus jeune, il était certainement de mode en 1824 comme aujourd'hui, d'infliger aux maris ridicules ou indignes le châtement que Molière a illustré, en le subissant à son tour; par conséquent l'épouse d'Antonin Mairaut reste dans la tradition.

Ce qu'on n'eût pas vu autrefois chez M. Dupont, c'est une réunion des trois sœurs pour discuter en famille la question des revendications féminines. Au lieu de continuer en comédie — les deux premiers actes sont exquis et fort gais, malgré l'amertume du fond — la pièce de M. Brieux tourne tout à coup au drame et nous en sortons étonné et

même attristé de son pessimisme exagéré autant qu'inattendu. Assez de *Tenailles*, assez de *Menottes!* Si l'on continue ainsi à nous rebattre les oreilles des droits imprescriptibles de la femme, une réaction ne tardera pas à se produire. Les hommes, vilipendés par de hargneuses conférencières, se souviendront qu'ils ont pour eux cette force dont on leur reproche d'abuser, et ils en abuseront une bonne fois en ramenant à l'esclavage le sexe faible, comme au temps passé, le bon temps!

La comédie de M. Brieux est admirablement jouée; cette interprétation supérieure atténue beaucoup les passages épineux; on peut donc croire à un succès de longue durée. Si cela arrive, comme je l'espère, l'auteur pourra dire que MM. Leland, Meyer, Nertann et Numès, MM^{es} Duluc, Samary, Cécile Caron, Mégard et Jenny Rose, lui ont rendu de fiers services.

Le théâtre des Bouffes a fait sa réouverture avec les *Petites Femmes*, une opérette sans prétention, mais non sans agrément, de MM. Sylvain et Audran. A huitaine le *Richelieu* de l'Odéon, et les *Petites Folles* des Nouveautés.

A. DE L.

LE NOUVEAU FIACRE ÉLECTRIQUE

Depuis plusieurs jours circulent dans Londres une vingtaine de « cabs » électriques qui obtiennent un grand succès de curiosité. M. Gaston Bérardi, l'un des promoteurs de l'idée qui leur a donné naissance, a ramené à Paris un de ces fiacres. Comme le montre notre gravure, ce fiacre est un coupé de dimensions ordinaires. Il ne contient qu'un seul siège intérieur, suffisamment large pour recevoir trois personnes de taille moyenne. Le cocher est placé à l'avant; il dirige la voiture de la main droite, et, de la main gauche, il opère les changements de vitesse. Le frein, qui se meut au pied, assure la sécurité du fiacre. Le courant électrique court à son emploi et n'actionne plus la voiture aussitôt qu'il est utilisé par le frein.

La voiture complète, avec ses voyageurs, pèse environ 1,500 kilogrammes. Les accumulateurs en pèsent 700 à eux seuls, mais ils peuvent, paraît-il, fournir un trajet de 70 à 80 kilomètres, à une vitesse variant de 4 kil. 800 à 14 kil. 400 à l'heure, ce qui est parfaitement suffisant dans les rues de Paris. Les efforts de M. Bérardi tendent à diminuer le poids de ces accumulateurs d'un quart, et peut-être même d'un tiers; de récentes expériences lui font espérer un prompt résultat. Les accumulateurs peuvent se charger dans toute usine ou station électrique productrice de courant continu. Ils sont suspendus, sous la voiture.

Le moteur est américain et construit spécialement pour la traction électrique par la maison Johnson-Lundell. Il donne une force motrice de 3 1/2 chevaux de puissance, laquelle peut être augmentée pour d'autres modèles de voitures.

L'emploi d'un contrôleur spécial à séries parallèles et à double circuit — lequel constitue une innovation des plus intéressantes pour l'automobilisme électrique — permet de donner au moteur quatre vitesses différentes. La première le met simplement en marche sans actionner la voiture; la seconde fait démarrer le fiacre — en palier — à une vitesse de 4 kil. 800 à l'heure; la troisième le fait avancer à 11 kil. 200 et la quatrième à 14 kil. 400.

Ce système réduit au minimum la dépense électrique, car il permet de n'employer jamais que la quantité de courant nécessaire à l'effort à produire.

La marche arrière a pour résultat de faire frein, de provoquer l'arrêt brusque et complet ou de faire reculer la voiture.

Le moteur, par l'intermédiaire d'engrenages et de chaînes, actionne les deux roues d'arrière du fiacre.

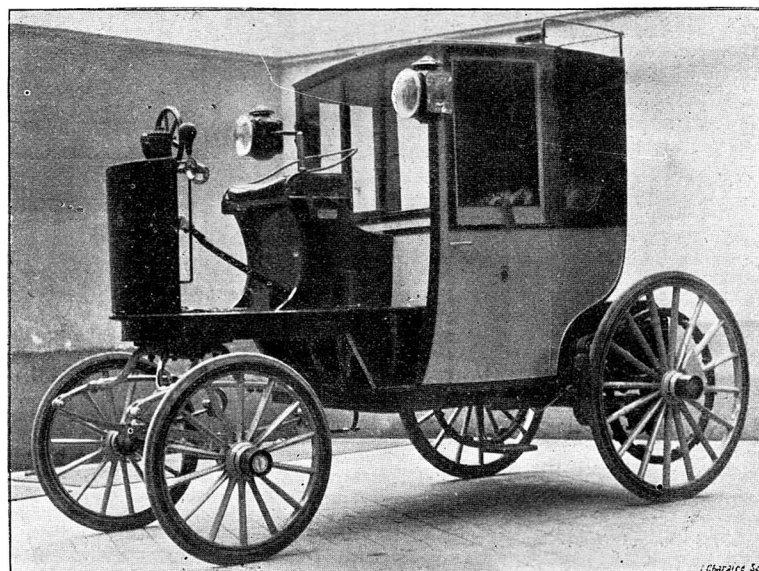
Les résultats obtenus sont surtout le fruit des études de M. W. Bercey, auxquelles sont venus s'ajouter divers perfectionnements, entre autres ceux trouvés par M. R. Brougham.

Le fiacre introduit en France par M. Bérardi a été expérimenté devant M. Bixio, directeur de la Compagnie générale des petites voitures et plusieurs ingénieurs de la même société. Nous connaissons prochainement le résultat de ces essais.

IONEL.

Imprimerie de l'ILLUSTRATION, 13, rue St-Georges. — Paris.

L'Imprimeur-Gérant: Lucien MARC.



Le nouveau fiacre électrique.